



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

AH 4E26 K

Harvard Depository
Brittle Book

MARCIERITE D'ANGOULÈME

ET

LES DÉBUTS DE LA RÉFORME

ÉTUDE HISTORIQUE

PAR

MARIUS CABANTOUS



MONTAUBAN

IMPRIMERIE TYPO-LITHOGRAPHIQUE J. GRANIE

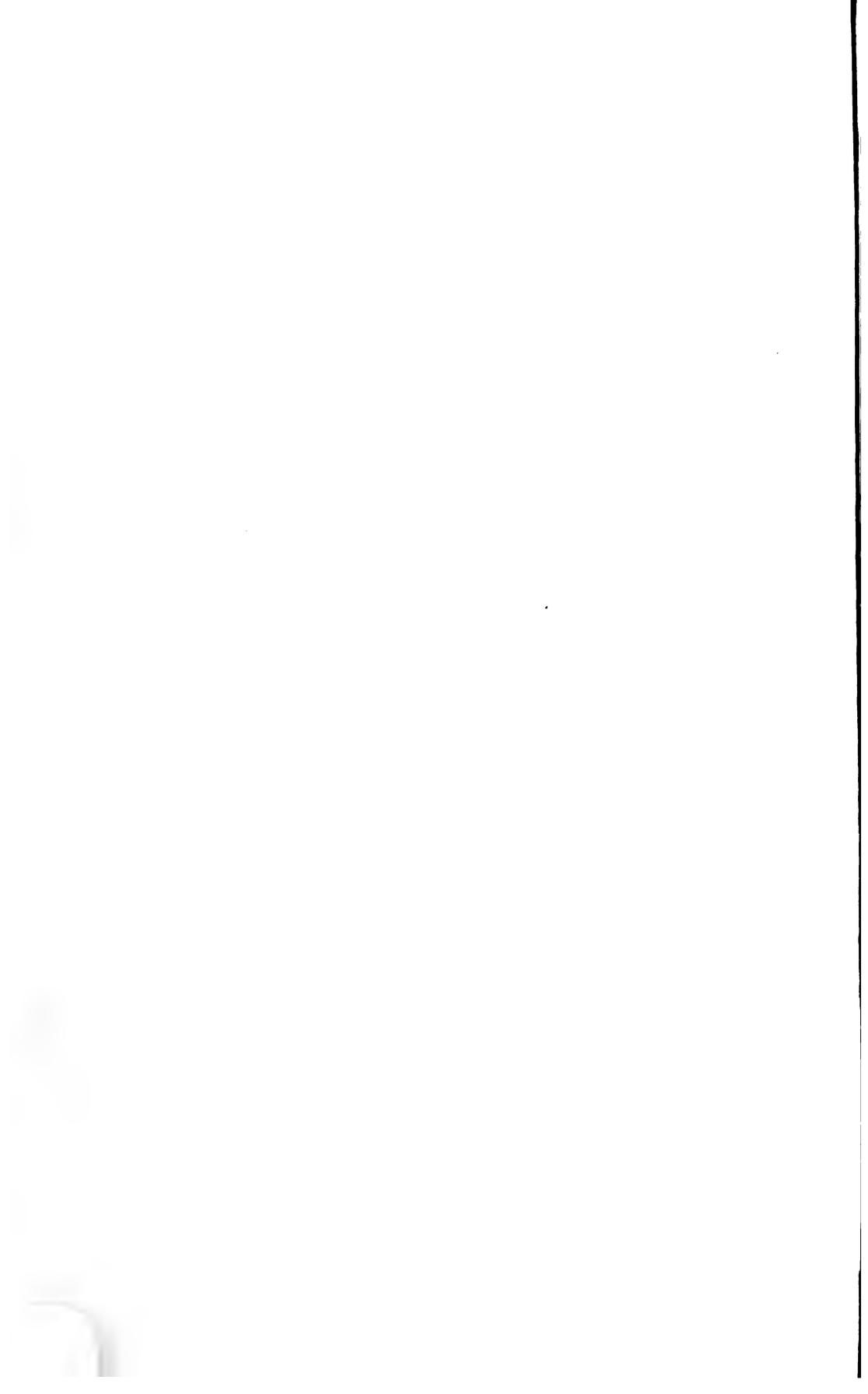
3, AVENUE GAMBETTA, 3

1898

608.2
M33.9
C112

608.2
M33.9
C112



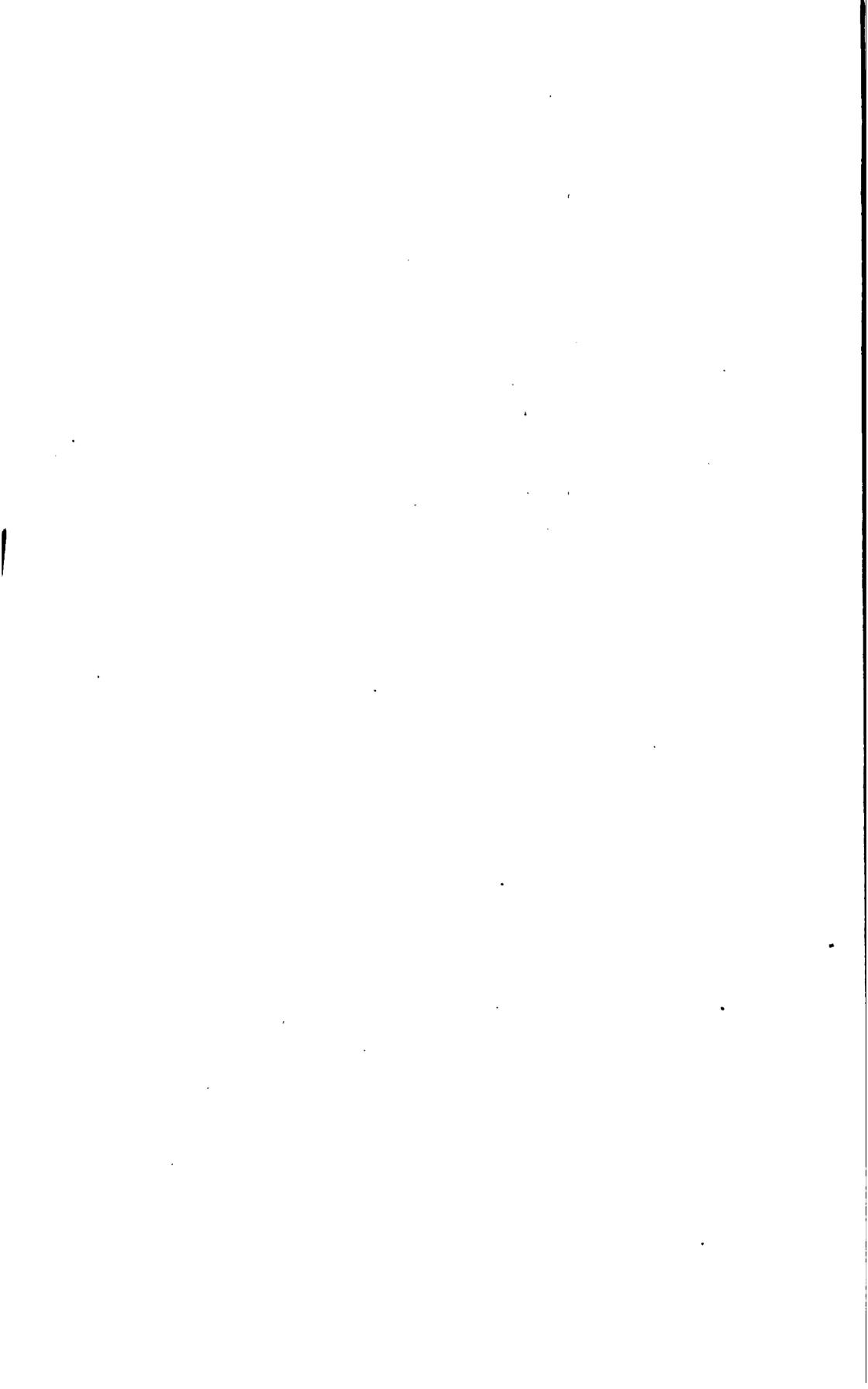


90

MARGUERITE D'ANGOULÊME

ET

LES DÉBUTS DE LA RÉFORME



MARGUERITE D'ANGOULÊME

ET

LES DÉBUTS DE LA RÉFORME

ÉTUDE HISTORIQUE



THÈSE

PUBLIQUEMENT SOUTENUE

DEVANT LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN

En Novembre 1898

PAR

MARIUS CABANTOUS

BACHELIER ÈS LETTRES

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE



MONTAUBAN

IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE ET COMMERCIALE J. GRANIE

3, Avenue Gambetta, 3

—
1898

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Faculté de Théologie Protestante de Montauban

Professeurs.

- MM. C. BRUSTON, *, I. ☉, *Doyen*. Exégèse et Critique de l'A. T.
A. WABNITZ, I. ☉..... Exégèse et Critique du N. T.
E. DOUMERGUE, I. ☉..... Histoire ecclésiastique.
F. LEENHARDT, I. ☉..... Philosophie et Sciences.
F. MONTET, A. ☉..... Grec du N. T. et Patristique.
H. BOIS, A. ☉..... Théologie systématique.
L. MAURY..... Théologie pratique.
A. WESTPHAL..... Cours complémentaire de théologie biblique.
- J. PÉDÉZERT, *, I. ☉, professeur honoraire.
J. MONOD, *, I. ☉, doyen honoraire.

Examineurs.

- MM. E. DOUMERGUE, I. ☉, *Président de la soutenance*.
C. BRUSTON, *, I. ☉.
L. MAURY.
F. MONTET, A. ☉.

La Faculté ne prétend approuver ni désapprouver les opinions particulières du Candidat.

Carcara

608.2
M 33.9
C 112

MEIS

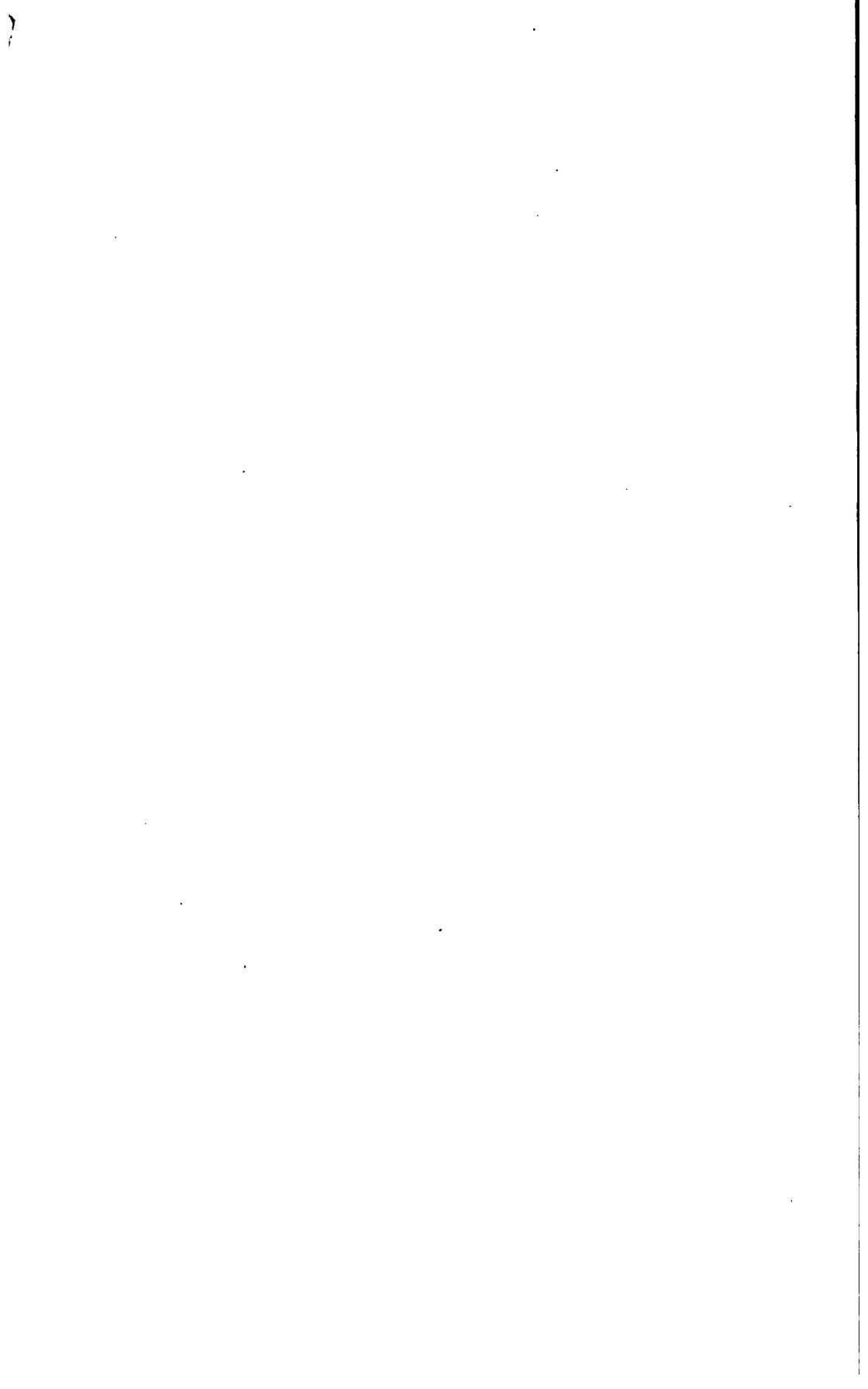
MAGISTRIS

OMNIBUS IN CHRISTO AMICIS

C. C. C.

M. C.

1961-4-24



MARGUERITE D'ANGOULÊME

ET

LES DÉBUTS DE LA RÉFORME



INTRODUCTION



La Réforme en France est d'origine française. Plusieurs années avant que Luther eût fait entendre en Allemagne son cri indigné contre les abus de Rome, un savant français avait proclamé ces deux dogmes principaux du protestantisme : l'autorité de la Bible et la justification par la foi. Mais Lefèvre et ses disciples, s'ils rétablirent la doctrine évangélique, n'eurent point l'énergie suffisante pour rejeter ouvertement et complètement les formes, les pratiques extérieures du catholicisme. Leur caractère doux et faible, leur piété mystique les portaient à préférer les accommodements aux fermes résistances, les temporisations aux luttes héroïques. Poursuivis cependant et condamnés comme hérétiques, leur tentative de conciliation, outre qu'elle prépara les voies à une réforme complète et radicale, prouva une fois de plus, et l'intransigeance de Rome, et la

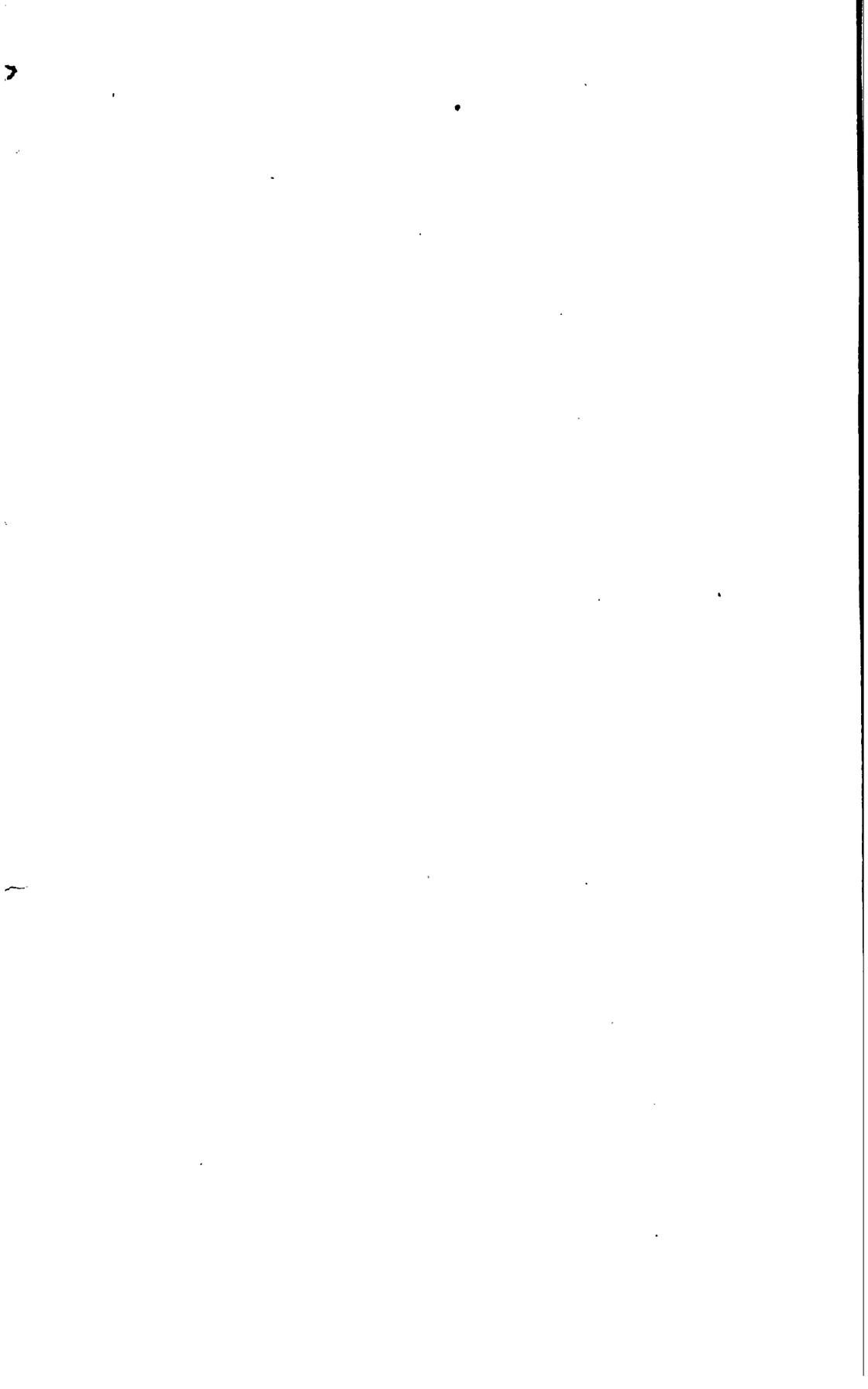
nécessité de sortir du catholicisme pour revenir à l'Évangile. Le privilège de disposer du salut de l'humanité n'appartient à aucune Église. Dans son orgueil et son aveuglement, l'Église romaine, toute faite d'intolérance, et pour « régner en maîtresse absolue sur les consciences » a toujours méconnu cette magnifique prophétie du Christ : « Au jour des rétributions dernières, les élus qui formeront le royaume de Dieu viendront de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi, et de chaque extrémité des cieux. »

C'est à l'école de Lefèvre que se rattache Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon, reine de Navarre. Douce et pieuse comme son maître, elle fut souvent faible comme lui. Toutefois, elle a droit à une place importante dans l'histoire de la Réforme, car elle a rendu de grands services à la cause de l'Évangile. Attaquée elle-même à plusieurs reprises pour sa foi, elle fit de sa cour un foyer de science et de lumière religieuse, et du Béarn, l'asile des persécutés et des proscrits. Souvent, au cours de notre étude, c'est avec un doux sentiment de reconnaissance et d'admiration attendrie que nous avons songé aux si nombreux bienfaits de cette aimable et gracieuse reine de Navarre. Dieu l'avait comblée de ses dons, les charmes du visage, un rang royal, une vive intelligence, une imagination féconde, un cœur d'or; Marguerite s'efforça de les faire valoir. Elle favorisa les lettres et voulut connaître la vérité, elle secourut les malheureux et protégea les opprimés. Ses contemporains louèrent à l'envi sa beauté, son esprit, ses vertus, et de nos jours, sans cesse mieux

connue, en même temps qu'elle mérite toute notre gratitude, elle apparaît de plus en plus digne d'estime et de respect, « cette femme unique qu'il est permis de regarder comme l'une des meilleures et des plus nobles qui aient paru dans le monde¹ ».

Notre travail n'aura pas été vain s'il nous apprend, en évitant les faiblesses de cette douce reine, à aimer comme elle tous ceux qui souffrent, à rechercher la vérité avec la même ardeur. Au surplus, il aura eu pour conséquence heureuse de nous faire connaître davantage, c'est-à-dire mieux aimer ce grand XVI^e siècle qui, malgré les sinistres autodafés, les guerres fratricides, les affreux massacres, se termine par la victoire de la vérité et de la liberté, par la proclamation des droits éternels de la conscience. La reine de Navarre vécut au début de cette glorieuse époque et prit part aux premières revendications des amis de l'Évangile. Après une longue et sombre nuit d'orage souvent illuminée pourtant par de nombreux et rapides éclairs, allait se répandre à flots « la véritable lumière » et se lever enfin l'aurore des jours nouveaux. Marguerite est l'un des plus brillants rayons de cette aurore.

1. Abel Lefranc, *Les dernières « Marguerites » de la reine de Navarre.*



PREMIÈRE PARTIE

LA JEUNESSE ET LES INCLINATIONS DE MARGUERITE
D'ANGOULÊME

CHAPITRE PREMIER

Affection de Louise de Savoie pour ses enfants, surtout pour son fils. — Goût très vif de Marguerite pour l'étude, sa haute culture intellectuelle, ses nombreuses connaissances.

L'aimable et gracieuse Marguerite, tant célébrée par les poètes de son siècle, cette charmante « Engoulmoise sentant l'eau douce de Charante¹ », et qui inspire d'autant plus de sympathie qu'on la connaît mieux, naquit au château d'Angoulême, le 11 avril 1492. Elle mérita d'être appelée la perle des Valois : selon la poétique et ingénieuse légende de Jean Dorat, elle avait été conçue d'une perle qu'avalait sa mère.

A peine âgée de quatre ans, un an après la naissance de François, son frère unique, elle perdit son père Charles d'Angoulême, « l'un des plus hommes de bien qui fût entre les princes de son sang », selon

1. Génin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême*, p. 287. A Monsieur le Grand-Maître. Paris, 1841.

Charles VIII. Malgré l'estime particulière qu'il avait pour Charles d'Angoulême, le roi n'appela point sa jeune veuve auprès de lui. Louise de Savoie demeura donc avec ses deux enfants, à Cognac, où était né celui qui devint François I^{er}. Mais elle ne vécut pas longtemps loin de la cour, car Louis XII, son cousin, à qui Charles d'Angoulême l'avait recommandée avec ses enfants, la fit venir aussitôt après son avènement, en 1498.

Soit à Cognac, et plus tard au château d'Amboise, soit à la cour, Louise de Savoie, en mère tendre et prudente, s'occupa soigneusement de l'éducation de ses enfants. « La comtesse leur mère, étant veuve à 17 ans, écrit M^{lle} de La Force, ne fut entièrement appliquée qu'à l'éducation de son aimable famille¹. »

Elle avait conscience du rôle qu'ils devaient jouer un jour dans le monde. François étant l'héritier présomptif du trône de France, sa sœur Marguerite pouvait prétendre aux plus hautes alliances. Ces espérances ne tardèrent pas à être confirmées.

A cette époque, la belle comtesse d'Angoulême, fort ambitieuse, sans doute, n'était pas encore la « dame galante » et astucieuse, la reine intrigante et hautaine que connaît l'histoire. Ce n'est que plus tard qu'elle se livra entièrement à ses passions violentes, sans chercher à dissimuler son humeur déréglée. D'ailleurs, elle paraît avoir toujours été dominée par son amour maternel. Elle a surtout pour son fils un véritable culte. Elle se plaît à le nommer son

1. M^{lle} de La Force, *Histoire de Marguerite de Valois*, t. I, p. 52.
4 tomes en 2 volumes. 1739.

« César pacifique¹ ». Elle le comble de soins assidus et se préoccupe sans cesse des dangers qu'il peut courir. Cette sorte d'affection souvent inquiète, toujours passionnée, fut bientôt partagée par la jeune Marguerite, et le futur roi devint ainsi le centre de leur « Trinité ».

Intelligente et instruite elle-même, Louise de Savoie sut donner à ses enfants des maîtres choisis qui les élevèrent avec soin et leur firent faire des études sérieuses. Ils eurent pour gouvernante M^{me} de Châtillon, « une très exquise et vénérable dame en laquelle, selon Sainte-Marthe, les vertus l'une à l'envi de l'autre, s'étaient assemblées ». Leur précepteur fut Robert Hurault, abbé de Saint-Martin-d'Autun.

Sous cette double influence, l'intelligence de Marguerite se développa rapidement, et en même temps s'accrût son zèle pour l'étude. On lui avait enseigné l'espagnol, l'italien; elle étudia le latin avec Hurault, et, avec le Canosse, elle apprit à lire la Bible et Sophocle dans le texte original; elle voulut même connaître l'hébreu. Douée d'une imagination facile et gracieuse, elle eut un goût très vif pour la poésie, suivant en cela l'exemple de son grand-oncle Charles d'Orléans, l'élégant poète prisonnier². Mais toutes

1. *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France, avec notices par M. Petitot, t. XVI. (Journal de Louise de Savoie.)* Paris, 1826.

2. C'est Charles d'Orléans qui, dans des vers pleins de grâce et de couleur, décrivait ainsi le retour du printemps :

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluye;
Il s'est vestu de broderye,
De soleil raïant, cler et beau.

ces études ne pouvant suffire encore à satisfaire son besoin d'érudition, elle appliqua ses facultés exceptionnelles aux plus hautes questions de philosophie, de théologie, toujours poursuivie par le désir de savoir, de découvrir la vérité. « Ce fut donc, écrit Brantôme, une Princesse de très grand Esprit et fort habile, tant de son naturel que de son acquisitif; car elle s'addonna fort aux Lettres en son jeune âge, et les continua tant qu'elle vesquit¹. » Son zèle pour l'étude était tel qu'en 1524, alors que Marguerite n'était déjà plus jeune, elle recevait de l'évêque Briçonnet une lettre contenant cette phrase remarquable : « Madame, s'il y avait au bout du royaume ung docteur, qui, par un seul verbe abrégé, peust apprendre toute la grammarie (*sic*); autant qu'il est possible d'en sçavoir; et un aultre de la rhétorique; et un aultre de la philosophie, et aussy des sept arts libéraux, chacun d'eux par ung verbe abrégé, vous y courriez comme au feu². »

Cette science ne lui enleva pas sa grâce naturelle et ne la rendit pas pédante; elle lui laissa l'humeur enjouée, le cœur généreux³. Et maintenant, si nous songeons qu'à ses nombreuses connaissances, se joignaient les talents d'apparat qui font briller son sexe⁴, si nous ajoutons qu'elle avait un caractère modeste, un gracieux visage, un rang princier, il

1. Brantôme, *Vies des Dames françaises et étrangères*, p. 332. Édition Sambix le Jeune, Leyde, 1699.

2. Génin, *op. cit.*

3. Victor Luro, *Marguerite d'Angoulême et la Renaissance*, trois conférences publiées en un volume. Pau, 1866.

4. Haag, *La France protestante*, t. VII, p. 228.

nous sera facile de comprendre que Marguerite d'Angoulême ait pu avoir une influence considérable sur tous ceux qui l'ont approchée, qu'elle ait exercé un attrait irrésistible sur les savants et les poètes de son temps; aussi bien, nous ne serons pas étonnés qu'on l'ait appelée le « Mécène des savants du royaume de son frère », la mère aimable de la Renaissance, dont le foyer fut celui de nos saints, dont le giron charmant fut le nid de la Liberté¹.

1. Michelet, *La Renaissance*.

CHAPITRE II

Marguerite à la cour de Louis XII. — Son mariage avec le duc d'Alençon. — Elle concentre sur son frère toute son affection.

Fort jeune encore, Marguerite d'Angoulême fut appelée à la cour avec son frère François. « Ils parurent comme deux astres auprès desquels toute autre lumière s'efface; le jeune Prince charma tout un sexe, et la jeune princesse enflamma tout l'autre¹. » Le roi Louis XII n'ayant pas d'héritier direct avait songé à donner sa fille Claude au comte d'Angoulême, récemment créé duc de Valois. Le mariage fut en effet décidé en 1507. Mais, soit à cause de la jeunesse des deux fiancés, soit à cause de l'opposition constante d'Anne de Bretagne qui haïssait Louise de Savoie, il fut longtemps retardé et n'eut lieu qu'en 1514, après la mort de la reine.

De son côté, la princesse d'Angoulême que Brantôme met au rang des filles de France, à cause de ses grandes vertus, avait été bientôt entourée d'enthous-

1. M^{me} de La Force, *op. cit.*

siastes admirateurs. Alors dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, elle attirait les regards par l'élégance et la simplicité de ses vêtements, elle charmait les esprits par sa vivacité gracieuse et sa conversation enjouée¹. Aussi fut-elle l'objet de nombreuses et brillantes demandes en mariage. Elle aurait pu être reine ou archiduchesse et plus tard, impératrice, mais la raison politique fit repousser successivement les propositions de l'Angleterre et de l'Autriche². Marguerite fut sacrifiée et, nous pouvons l'ajouter aussi, elle se sacrifia. Elle fut sacrifiée pour éviter d'aliéner quelques provinces, et par crainte de créer pour plus tard de nouvelles prétentions au trône de France. Elle se sacrifia parce qu'elle aimait trop son frère. Elle l'aimait si passionnément, disait-elle plus tard à sa confidente, que pour ne s'en séparer jamais, elle préférerait le sort de demeurer sa sujette à l'honneur de régner sur tout l'univers.

Pour une mesquine raison d'intérêt, on lui fit épouser le duc Charles d'Alençon. Ce mariage qui eut lieu en 1509, éteignit en effet, un long procès entre la maison royale et les ducs d'Alençon, en réunissant leurs droits à la riche succession des comtes d'Armagnac³.

1. *Revue chrétienne* : Études historiques, Marguerite de Valois, 15 mars 1861.

2. Il s'agissait de Henri VIII et de Charles d'Autriche. Celui-ci se présenta en 1508, dit Leroux de Lincy; malgré Haag, son âge n'est pas une objection. Génin dit qu'il se présenta en 1516, mais Marguerite n'était pas libre alors.

3. Le roi se prévalait d'une donation faite en 1452 par le comte Jean V, ratifiée en 1493 par le comte Charles d'Armagnac, et d'une confiscation en 1470. La maison d'Alençon prétendait avoir été faite

Mais si cette alliance fut relativement utile au point de vue politique, elle n'apporta pas le bonheur à Marguerite. Charles d'Alençon ne se douta probablement jamais du trésor qu'il possédait : il sentit peut-être la supériorité de sa femme, il dut toujours ignorer combien ce cœur aimant était capable de tendresse. C'était, dit Muret, un prince peu digne d'elle, sous le rapport du caractère et du mérite¹. Les auteurs de la *France protestante*, considérant les commandements importants dont fut investi le duc d'Alençon, prétendent qu'on lui reconnaissait au moins de la valeur². Nous sommes plutôt disposé à croire qu'il devait sa haute situation moins à ses talents qu'à sa naissance, sa conduite à Pavie ne le prouve que trop.

La nouvelle et déjà malheureuse duchesse d'Alençon fut donc « veuve de cœur » dès le début de son mariage. A partir de 1509, elle vécut le plus souvent dans sa ville d'Alençon, se livrant avec ardeur à l'étude des lettres. Pour oublier ses tristesses, ou pour essayer de les surmonter, elle voulut faire renaître les traditions de la chevalerie, les cours d'amour du moyen âge; elle se plut à patronner des poètes qui traitaient pour elle des sujets de galanterie raffinée et de doctrine amoureuse. Cependant, malgré son penchant à l'exagération des sentiments

héritière en 1492. En 1515, le roi céda, par lettres patentes, à sa sœur et à Charles d'Alençon, ses droits aux biens de la maison d'Armagnac. (De Gaujal, *Études historiques sur le Rouergue*.)

1. Théodore Muret, *Histoire de Jeanne d'Albret*. Paris, 1862.

2. Haag, *op. cit.*

tendres, elle sut résister aux entraînements de son cœur¹.

Dans son entourage savant et joyeux, rien ne pouvait remplacer l'âme sœur de la sienne qu'elle n'avait pas trouvée en son mari. D'ailleurs Marguerite d'Alençon connaissait de meilleures consolations : « Elle avoit le cœur fort addonné à Dieu, écrit Brantôme, aussi portoit-elle pour sa Devise la Fleur de Soucy... avec ces Mots : *Non inferiora secutus*. En signe qu'elle dirigeoit et tendoit toutes ses Actions, Pensées, Volontés et Affections à ce grand Soleil qui estoit Dieu. »

Enfin, à ce goût pour les belles-lettres, à cette inclination aux pieuses méditations, s'ajoutait la tendresse profonde que la duchesse d'Alençon avait pour son frère. Toute sa puissance d'affection semble s'être concentrée sur ce frère adoré. Elle cherche à cultiver son esprit, à lui faire goûter les jouissances de l'étude; elle s'intéresse à ses jeux, souffrant de ses nombreuses imprudences, se préoccupant sans cesse des dangers qu'il peut courir. Aussi, comme elles reflètent bien les sentiments de Marguerite en même temps que ceux de sa mère, ces paroles notées par Louise de Savoie dans son journal, à propos d'un accident survenu à son fils : « il eut moult de douleur et moi aussi, car vrai amour me contraignoit de souffrir semblable peine! »

Quand François I^{er} fut monté sur le trône, ce fut sans doute, pour la tendre Marguerite, un nouvel et plus intime sujet de joie, de songer qu'elle pourrait

1. Paul Lacroix, *Marguerite de Navarre. L'Heptaméron*.

être plus fréquemment auprès de son frère, qu'elle aurait plus d'occasions de lui témoigner son dévouement. Elle devient à la fois son aide, sa confidente, sa conseillère. Absente, elle est toujours prête à son appel. « Vous êtes pour moi, lui écrit-elle, plus que père, frère et mari. » Elle le regarde comme un modèle, elle s'en fait une véritable idole et proclame presque sa divinité. Dans les vers qu'elle lui adresse, rien ne peut arrêter l'effusion de son enthousiasme débordant :

C'est luy que Ciel, et Terre, et Mer contemple...
En terre, il est comme au ciel le Soleil;...
Il ha de Dieu la parfaite science,...
Bref, luy seul est bien digne d'estre Roy¹.

Le roi François I^{er} avait conscience de cette affection sainte et pure, de ce sacrifice constant et infatigable de sa sœur. Malheureusement, il ne mérita pas toujours un pareil dévouement, rarement il s'en montra reconnaissant, quelquefois il en abusa. « Ils étaient conjoints d'un si étroit et si ferme lien d'amour fraternelle, dit Sainte-Marthe, que ne de la mémoire de nos prédécesseurs, ne de la nostre, onc n'en fust ne vu, ne ouy de second. » A défaut d'autres preuves, cette assertion du panégyriste de Marguerite suffirait à nous montrer l'attachement que le roi avait pour sa sœur. Il l'aimait certainement, mais pouvons-nous comparer à la tendresse désintéressée de la sœur l'égoïste amitié du frère ?

1. Félix Frank, *Les Marguerites de la Marguerite*, 1873, t. IV, p. 247 et 248. La Coche.

CHAPITRE III

Influence de Marguerite à la cour de François I^{er}. — Son indulgence pour la conduite de son frère, sa sévérité pour elle-même. — L' « Heptaméron ». Les intentions pures de Marguerite.

A son avènement, François I^{er} fit donner des fêtes splendides en l'honneur de sa Mignonne, la Marguerite des Marguerites, comme il l'appelait familièrement. La duchesse d'Alençon, devenue Marguerite de France, eut le droit de porter le nom de Madame, et, peu de temps après, aux nombreux titres qu'elle avait déjà, son frère en ajouta un nouveau, en lui donnant le duché de Berry¹.

Marguerite d'Angoulême paraît avoir eu, à cette époque, une assez grande influence, même au point de vue politique. Elle occupait l'un des premiers rangs à la cour, dont elle était assurément la personnalité la plus remarquable et la plus brillante.

1. Marguerite pouvait dès lors être indifféremment appelée : Marguerite d'Angoulême, d'Orléans, de Valois, de France, Madame, duchesse d'Alençon, duchesse de Berry, etc.

On admirait la pénétration de son esprit et la rectitude de son jugement. Le roi qui la savait capable de bons conseils, aimait à la consulter. « Bien souvent, dit Brantôme, lorsqu'il avoit de grandes Affaires, (le roi) les remettoit à elle, en attendant sa Définitive et totale Résolution. » Les ministres du roi traitaient avec elle les intérêts de l'État; les ambassadeurs allaient toujours la trouver, ils revenaient à la fois surpris de l'étendue de son savoir, et ravis de son « gentil esprit » et de ses douces manières. « Elle les sçavoit fort bien entretenir et contenter de beaux discours, comme elle y estoit fort opulente et fort habile à tirer le Vers du Nez d'eux; dont le Roy disoit souvent qu'elle luy assistoit très bien et le deschargeoit de beaucoup¹. »

Le roi avait donc fait de sa sœur sa conseillère; mais la confiance qu'il avait en elle, ne s'arrêtait pas aux affaires politiques. Marguerite connaissait les désordres de son frère, elle le savait enclin à la galanterie, au libertinage; c'est même de lui qu'elle tenait le récit de ses aventures amoureuses.

L'esprit sévère, étroit même parfois, qui avait prévalu à la cour de Louis XII et d'Anne de Bretagne, n'avait pas survécu à ces deux souverains. Revenu vainqueur de Marignan, le roi songea surtout à ses plaisirs. Voulant réunir à la cour « un essaim de beautés », il appela auprès de lui les dames que l'usage avait jusque là reléguées dans leurs châteaux². François I^{er} répétait souvent qu' « une cour

1. Brantôme, *op. cit.*

2. La mère et la sœur du roi avaient à leur suite des demoiselles

sans dames est une année sans printemps, et un printemps sans roses ». Il était jeune, beau, courageux, spirituel. Les dames accoururent avec empressement, la cour devint plus brillante, les manières plus élégantes et plus raffinées, la langue se perfectionna. Mais, dit l'historien Mézeray, les mœurs se corrompirent bientôt, « les charges et les bienfaits se distribuèrent à la fantaisie des femmes... l'ancienne candeur gauloise fut reléguée encore plus loin que la chasteté¹ ».

Vivant au milieu de cette cour dissolue où le mauvais exemple était donné par le roi lui-même, la trop indulgente Marguerite recevait les confidences de son frère. Elle s'intéressait à ses faciles conquêtes, à ses amours illégitimes. Elle poussa même la faiblesse jusqu'à composer, à la demande du roi, les devises galantes² que celui-ci voulait offrir à sa maîtresse³. La duchesse d'Alençon aima trop son frère pour savoir jamais lui résister. Nous ne pouvons que regretter cette extrême complaisance; quoiqu'on la puisse aisément expliquer par un excès d'amour fraternel, cela ne suffit pas à la faire absoudre.

dont elles avaient pris l'éducation à leur charge; mais celles-ci, pour ne pas nuire à leur établissement, étaient obligées de garder une certaine retenue. (Collection Petitot : *Introduction aux Mémoires des frères du Bellay*.)

1. *Ibid.*

2. « C'estoit aussi la Personne du Monde, qui faisoit mieux les Devises en François, en Latin et autres Langues, comme il y en a une infinité en nostre Maison, en des Lits et Tapisseries qu'elle a composées. » (Brantôme, *op. cit.*)

3. La comtesse de Châteaubriant, qui fut l'idole de François I^{er} jusqu'en 1525.

Hâtons-nous d'ajouter cependant, qu'à cette indulgence pour son frère, la duchesse d'Alençon joignait une grande sévérité pour elle-même. Si elle eut de nombreux admirateurs, entre autres le connétable de Bourbon, l'amiral Bonnivet, et peut-être aussi Clément Marot, il est bien avéré qu'elle ne leur accorda jamais qu'un amour tout platonique. Elle sut défendre sa vertu et demeurer fidèle à son devoir¹.

A Paris, comme dans sa ville d'Alençon, Marguerite ne cessa de protéger les savants, les artistes, les poètes qu'attirait l'éclat de la cour de François I^{er}. Elle recevait avec bienveillance leurs déclarations poétiques et y répondait de la même manière, avec la même liberté. C'était d'ailleurs le jeu de l'époque, l'amusement de ces anciennes cours d'amour que Marguerite avait voulu faire renaître. On ne peut trouver à ce sujet, sur la conduite de la duchesse d'Alençon, un seul mot de désapprobation chez aucun de ses contemporains ou des écrivains immédiatement postérieurs, même chez Brantôme². Or, il

1. Nous ne croyons pas utile de rappeler la singulière accusation portée contre Marguerite d'Angoulême par l'éditeur des *Nouvelles lettres de la reine de Navarre*. M. Génin l'a rétractée lui-même après une polémique avec M. Lutteroth. Il avait voulu « protéger la mémoire de Marguerite contre l'art des futurs commentateurs qui transforment la pensée d'un écrivain en isolant ses mots et ses phrases ». Étrange apologie que la sienne! (Génin, *Nouvelles lettres de la reine de Navarre*. Paris, 1842. — *Le Semeur*, 14 mai 1842. — La Ferrière, *Marguerite d'Angoulême*. Paris, 1893.)

2. M. Génin, par une mauvaise interprétation d'un passage de Brantôme, prétend qu'en fait de pratiques galantes, Marguerite en savait plus que son pain quotidien. La citation exacte du passage en question suffit à montrer l'erreur de M. Génin. La reine de Navarre, « si sçavante et bien disante, bien qu'elle sçeust parler bon Espagnol

est certain que s'il avait connu des faits prêtant à la critique, ou simplement des doutes, Brantôme, « la trompette de toutes les médisances », se serait empressé de les raconter.

Quant aux *Contes de Marguerite*, on a singulièrement exagéré leur mauvaise réputation. Il faut aussi, pour les juger équitablement, se reporter à l'époque où ils furent composés. Les dames de la cour et leurs galants cavaliers s'étaient passionnés pour les *Contes de Boccace* qu'une traduction en français venait de faire connaître. C'est alors que plusieurs personnes, parmi lesquelles la duchesse d'Alençon, résolurent d'imiter Boccace « si ce n'est en une chose qui est de n'écrire rien qui ne soit véridible ».

Les *Nouvelles de Marguerite de Valois* furent, à leur tour, accueillies avec enthousiasme par les lettrés qui en multiplièrent les copies. « L'on y voit, s'écrie Brantôme, un stile si doux, et si fluant, et plein de si beaux Discours et belles Sentances! »

et bon Italien, s'accommodoit toujours de son Parler naturel, pour Choses de Conséquence; mais, quand il falloit en jeter quelques Mots à la traverse, des Joyeusetez et Gallantries, elle monroit qu'elle sçavoit plus que son Pain quotidien ». (*Œuvres de Brantôme*, t. XII. La Haye, 1740. *Les Rodomontades et gentilles rencontres espagnoles*, p. 117. — Génin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême*, p. 43. Paris, 1841. — F. Frank, *op. cit.*, t. I, p. xxxii.)

1. Prologue de l'*Heptaméron*.

2. D'après Brantôme, les autres imitatrices de Boccace eurent dépit de leurs *Nouvelles*, en les comparant à celles de Marguerite, et les jetèrent au feu. L'auteur des *Dames galantes* se révèle complètement, lorsqu'il ajoute : « Grand Dommage pourtant; car, estant toutes spirituelles, il n'y pouvoit avoir rien que très-beau, très-bon et très-plaisant, venant de telles Grandes qui sçavoient des bons Contes. »

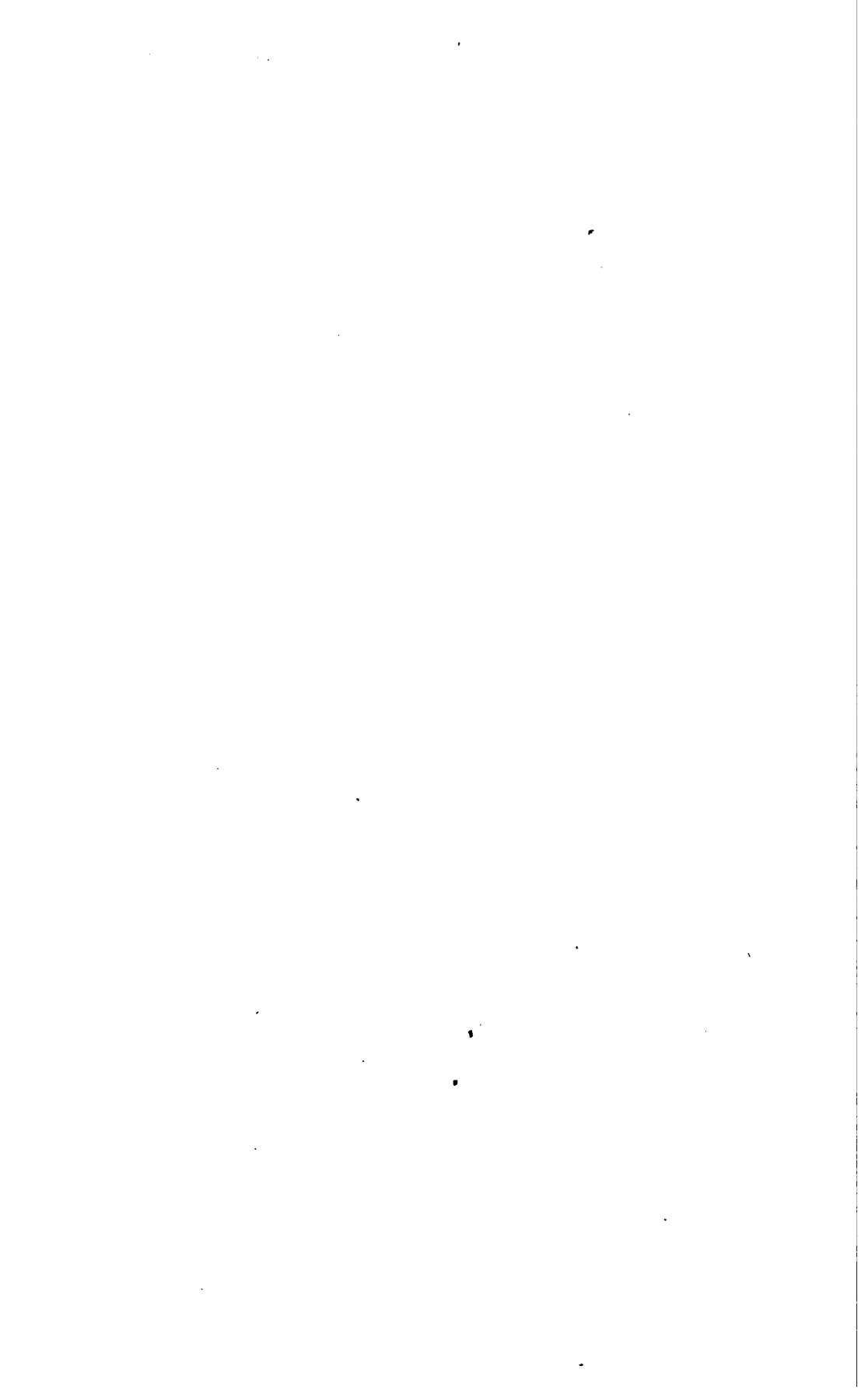
Ces discours n'étaient autres que des récits d'aventures galantes et d'histoires romanesques. Marguerite les raconte avec une simplicité naïve et une grâce charmante. Elle distrait et amuse ses lecteurs, puis elle cherche à les édifier. Elle leur montre la leçon pratique qui découle de ses Nouvelles, la moralité qu'il faut en tirer, et quelquefois une simple anecdote devient ainsi le prétexte d'un véritable sermon. L'intention de Marguerite est donc loin d'être blâmable. Aussi bien, dans le cas contraire, Jeanne d'Albret aurait-elle fait réimprimer l'œuvre de sa mère ?

Pourrions-nous, d'autre part, reprocher à l'auteur de l'*Heptaméron* la forme souvent trop libre, parfois licencieuse de ses contes ? Marguerite emploie le langage plein d'abandon, le facile et franc parler du milieu où elle a vécu. Elle accepte le mot vrai qui dit la chose ; elle n'essaie point de voiler celle-ci en adoucissant son expression, et nous prouve encore par là, sa bonne foi et la pureté de ses sentiments. « Peut-être, dit à ce sujet M. Luro¹, cette délicatesse qui inspire à nos auteurs des prodiges d'adresse et de raffinement, pour peindre des scènes qui chatouillent l'imagination et les sens est-elle plus dangereuse aux mœurs que la crudité même. Car ce qu'on ne montre qu'à demi, ce qu'on entoure de voiles séduisants, en dit souvent beaucoup plus que ce que l'on montre à découvert. »

C'était cependant, il faut en convenir, un jeu dangereux, et tout autre eût pu succomber. Mais il y a

1. Victor Luro, *op. cit.*

des âmes si pures que même la pensée du mal ne peut les effleurer. Marguerite avait une de ces âmes d'élite. Sous des dehors parfois frivoles, nous avons reconnu le fond sérieux, le sens droit de cette nature supérieure. Son amour pour les lettres, sa tendresse pour François I^{er}, qui furent d'abord ses seules passions, contribuèrent aussi à la préserver. La préoccupation religieuse s'y ajouta bientôt, et ce fut une sauvegarde nouvelle que la vive attraction exercée de bonne heure sur Marguerite par la Réforme naissante.



DEUXIÈME PARTIE

L'ÉCOLE DE LEFÈVRE ET LA DUCHESSE D'ALENÇON

CHAPITRE PREMIER

Le premier docteur évangélique au XVI^e siècle. — Marguerite d'Alençon trouve dans les saintes Écritures la satisfaction de ses besoins religieux. — Elle subit l'influence de Lefèvre d'Étaples.

La Renaissance littéraire du XVI^e siècle, provoquée par la découverte de l'antiquité classique et favorisée par l'invention de l'imprimerie, amena l'affranchissement de l'esprit humain. Toutes les questions furent soulevées, dans un insatiable besoin d'investigation et de lumière; après les lettres, les sciences; après l'histoire, les arts; après la philosophie, la religion, et bientôt, à cet immense mouvement intellectuel, s'ajouta, plus grand encore, le mouvement religieux qui domine l'histoire des temps modernes.

La Réforme naquit le jour où les questions religieuses furent soumises au libre examen. Le libre examen était en contradiction avec la méthode du catholicisme. Un catholique qui cherche la vérité n'est plus catholique. Il est hérétique s'il ne croit pas

aveuglement aux enseignements de l'Église, aussi longtemps que l'Église commande d'y croire. Au point de vue de la doctrine, le libre examen fut la condamnation du catholicisme. Est-il besoin de rappeler les superstitions et l'idolâtrie qui avaient pris dans l'Église romaine une place de plus en plus importante, la vénalité des charges, l'immoralité des prêtres? Les causes de la Réforme furent à la fois le réveil et l'affranchissement de l'esprit et de la conscience. L'esprit se délivra de cette autorité humaine soi-disant infaillible et la remplaça par la Bible, seule autorité en matière de foi. La conscience se révolta contre ces abus monstrueux et voulut reconstituer la religion de la Bible en revenant à la doctrine évangélique, en se rapprochant le plus possible des formes de l'Église primitive.

C'est en Allemagne que le mouvement de réforme se produisit tout d'abord avec une grande intensité. Le clergé y était plus corrompu que partout ailleurs, et les abus s'y étalaient avec le plus d'impudence. Après les attaques plus ou moins voilées et prudentes d'Érasme, de Jean Reuchlin, du chevalier Ulrich de Hutten¹, la voix puissante et courageuse de Luther retentit enfin. Sa protestation indignée contre l'odieux trafic des indulgences fut bientôt connue de toute l'Allemagne, de toute l'Europe, « allumant

1. Érasme, compilateur des *Adagia*, auteur de discours, traités, éditions grecques et paraphrases du Nouveau Testament; Reuchlin, défenseur des études hébraïques et des livres juifs, contre les dominicains d'Allemagne; Hutten, principal auteur des *Epistolæ obscurorum virorum* dont la lecture fit effondrer dans le ridicule la puissance des moines mendiants.

un feu qui devait resplendir dans le monde entier ».

En France, les idées nouvelles commencèrent à se répandre dans les couches élevées de la société, chez les membres de l'Université et à la cour. Le mouvement ne devint populaire que quelques années après. D'ailleurs, si la protestation ne fut pas de prime abord aussi éclatante qu'en Allemagne, elle ne fut pas moins réelle. Elle précéda même celle du moine de Wittenberg¹. Nous pouvons dire, en effet, qu'avant cette date du 31 octobre 1517, rendue à jamais célèbre par l'acte retentissant de Luther, avant 1515, au moment où montait sur le trône le roi François I^{er}, à peine âgé de 21 ans, il y avait des réformés français.

Dès 1512, un pieux et savant vieillard, Jacques Lefèvre, docteur de Sorbonne, avait enseigné à ses nombreux disciples² la justification par la foi, le dogme central de la doctrine évangélique, attaquant ainsi, publiquement, l'une des plus graves erreurs du catholicisme. Après de sérieuses études et de longs voyages entrepris pour acquérir de plus vastes connaissances, Lefèvre d'Étaples, revenu à Paris, avait été nommé professeur de mathématiques et de

1. L'influence luthérienne ne fut qu'extérieure, non initiale ni dogmatique, et n'ôta rien au caractère propre de la Réforme française, qui fut, on le sait, bien plus radicale que la Réforme allemande et que la Réforme anglaise. (O. Douen, « La Réforme française est-elle la fille de la Réforme allemande ? » *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, 15 février-15 mars 1892, p. 129.)

2. Guillaume Farel, Briçonnet, Michel d'Arande, Gérard Roussel furent les principaux disciples de Lefèvre, qui, par son enseignement, exerça aussi une grande influence sur l'esprit de Marguerite d'Angoulême.

philosophie au Collège du cardinal Lemoine, puis il avait accepté l'hospitalité de l'un de ses disciples à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. En travaillant à recueillir les légendes sur les vies des saints, il fut amené à lire la Bible. Il y trouva la vérité que, jusqu'à ce moment, il avait longtemps et partout cherchée en vain¹. Mais son caractère doux et timide, peut-être son grand âge, et surtout la tendance mystique de son esprit, l'empêchèrent de rompre complètement avec l'Église romaine. Il crut pouvoir conserver les formes d'une religion dont il n'admettait plus la doctrine². Néanmoins, quoiqu'il n'eût pas lui-même l'énergie d'un Réformateur, il pressentait, il annonçait la Réforme. « Guillaume, disait-il souvent à son disciple et ami Farel, dont le caractère impétueux offrait avec celui

1. « Une lumière si brillante a frappé mes regards », écrit Lefèvre, en 1508, dans la préface du *Quintuplex psalterium*, « que les doctrines humaines m'ont semblé des ténèbres en comparaison des études divines, tandis que celles-ci m'ont paru exhaler un parfum dont rien n'égale la douceur. » Peu de temps après, Lefèvre abandonne nettement les principes du catholicisme. Dans son *Commentaire sur les épîtres de Paul*, publié en 1512, il affirme sans réserve l'autorité de l'Écriture, nie le mérite des œuvres, proclame la gratuité du salut et repousse le dogme de la transsubstantiation. « Tenons-nous aux enseignements des saints livres... Aucune des punitions et des mortifications que nous nous infligeons ne peut satisfaire pour nos péchés. Autrement pourquoi Christ aurait-il eu besoin de mourir ? Mais Christ a satisfait pour nos péchés... » (O. Douen, *op. cit.*, p. 60, 65, 66, 67.)

2. « ... il ne se sépara point officiellement de l'Église romaine, mais ses commentaires sur le Nouveau Testament et sa traduction de la Bible lui assurent le premier rang parmi ceux qui ont frayé la voie à la Réforme française. » On a même pu dire que « ce n'était point Lefèvre qui avait luthéranisé, mais bien plutôt Luther qui avait fabriqué ». (*Ibid.*, p. 90, 82.)

de son maître le plus parfait contraste, il faut que le monde soit changé et tu le verras... Les signes du temps annoncent qu'un renouvellement est prochain, il faut espérer que Dieu visitera son Église et qu'il la relèvera de l'abaissement dans lequel elle est tombée¹. »

La grande réputation scientifique du docteur d'Étapes lui avait valu l'estime de Louis XII, et plus tard de François I^{er}. Celui-ci, en particulier, lui accorda sa protection à laquelle Lefèvre fut à plusieurs reprises obligé d'avoir recours, mais qui parfois ne put suffire à le sauvegarder complètement. A peine monté sur le trône, François I^{er} parut, en effet, vouloir devenir le Protecteur des lettres et des arts. Il se plut à favoriser les savants et les artistes, et fit venir à la cour les hommes célèbres de son temps, afin de former auprès de lui comme une pépinière d'érudits et de littérateurs². Ce ne fut pas d'ailleurs le seul motif qui porta François I^{er} à protéger le docteur d'Étapes. Le roi comprenait bien la nécessité d'introduire des réformes dans l'Église, et son désir auquel l'influence de sa sœur Marguerite ne fut sans doute pas étrangère, était de voir se répandre les idées nouvelles que soutenaient si brillamment le savant Lefèvre et ses disciples.

Avec son esprit curieux et sa vive intelligence, la duchesse d'Alençon ne pouvait rester indifférente au

1. Farel, *A tous seigneurs et peuples et pasteurs à qui le Seigneur m'a donné accès*.

2. Schmidt, *Gérard Roussel*. Strasbourg, 1845. Budé à Érasme, 5 février 1516.

mouvement scientifique et religieux qui s'accomplissait autour d'elle. Sa haute culture intellectuelle lui permettait de s'intéresser à toutes les questions soulevées par les novateurs. Elle dut suivre avec sympathie les vives discussions de Lefèvre avec la Sorbonne, elle dut lire avec avidité les livres de Luther dont on s'entretenait partout et qui s'étaient répandus avec une merveilleuse rapidité¹.

Au surplus, la princesse Marguerite éprouvait, elle aussi, le sentiment du péché qui est une souffrance, une angoisse de tous les instants pour les âmes sincères et droites; les cérémonies romaines et ses pratiques de dévotion n'avaient pu lui apporter la paix, elle ignorait le vrai remède. Alors elle désira connaître ces hommes qui unissaient à une science profonde une grande piété, et que l'Église catholique considérait comme hérétiques, quoiqu'ils n'eussent voulu que remettre en honneur la pure Parole de Dieu en s'efforçant de conformer leur vie à ses enseignements. « Incertaine et chancelante au milieu d'une cour frivole et corrompue, elle cherchait dans la religion un guide et un appui; et de ce temps, la ferveur, l'austérité, la science, l'espérance, la persécution, tout ce qui séduit, tout ce qui entraîne les âmes élevées et ardentes était du côté des réformateurs². » Elle s'entretint donc avec le vénérable Faber Stapulensis, comme on l'appelait souvent, et, dirigée par lui, elle se mit à lire la Bible. Cette étude fut pour

1. Schmidt, *op. cit.* Glaréan à Zwingli, 1^{er} novembre 1520 : « ... Nulli libri avidius emuntur... »

2. *Recue chrétienne, op. cit.*, 15 avril 1861.

Marguerite ce qu'elle avait été pour Lefèvre, pour Luther et leurs disciples, ce qu'elle est pour toute âme droite qui cherche Dieu. D'abord, elle lui ouvrit les yeux, puis, la douce et pieuse duchesse d'Alençon y trouva la satisfaction des besoins de sa conscience, la réponse aux aspirations de son cœur. Elle s'appropriâ la vraie doctrine du salut après avoir constaté la différence profonde qui existe entre les données de l'Écriture et le système romain.

Il faut ajouter toutefois, qu'à l'exemple du timide et mystique docteur d'Étapes, elle ne se crut pas obligée de rompre définitivement avec l'Église catholique. « Lefèvre se persuadait à lui-même, ainsi qu'à ses disciples, écrit Schmidt, que bien des choses ne sont que des formes extérieures qu'on peut maintenir comme indifférentes en elles-mêmes, pourvu qu'on sache trouver sous leur enveloppe un contenu spirituel¹. » Son influence fut profonde sur l'esprit de Marguerite, déjà porté à la contemplation, à la rêverie mystique. Nous y voyons l'un des principaux motifs pour lesquels la duchesse d'Alençon conserva, dans une certaine mesure, la plupart des formes de ce catholicisme dont elle n'admettait plus pourtant les dogmes essentiels. Quoi qu'il en soit, il est certain que Marguerite avait adopté les principes de l'Évangile; dès lors, elle ne cessa de protéger les partisans

1. C'était une croyance dangereuse, car elle tendait à énerver la volonté, à la rendre incapable de fortes résolutions. Celui qui veut adorer Dieu en esprit et en vérité, ne peut s'associer à des pratiques contraires à l'esprit de l'Évangile. Comment considérer comme indifférentes des pratiques nuisibles et mensongères ?

des idées nouvelles, sans craindre de se compromettre pour eux. Elle accorda aux Réformés toute sa sympathie, et plus que sa sympathie, elle leur donna tout son cœur.

CHAPITRE II

La Sorbonne et le Parlement s'opposent à la propagation des idées nouvelles. — Marguerite et l'évêque de Meaux. — La cour favorise la Réforme.

Dès leurs premiers efforts pour restaurer l'étude des lettres antiques, les savants s'étaient heurtés à une résistance opiniâtre de la part des moines de la Sorbonne qui craignaient de perdre leur propre autorité. « La Sorbonne s'opposa à tout cela avec une telle furie, écrit Th. de Bèze, que si on eust voulu croire nos maistres, estudier en grec, et se mesler tant soit peu de l'hébreu, estoit une des plus grandes hérésies du monde¹. » Cette opposition devint plus violente encore lorsque les nouvelles idées religieuses eurent commencé à se répandre. La Sorbonne paraissait en vouloir particulièrement à Lefèvre : il avait osé corriger d'après le grec original, la traduction latine du Nouveau Testament ; il s'était déclaré pour Reuchlin, contre les dominicains de

1. Th. de Bèze, *Histoire ecclésiastique des Églises réformées*, t. I, p. 2.

Cologne, en 1514; enfin, on lui reprochait de distinguer, contre l'opinion reçue, trois Marie dans l'histoire de Jésus-Christ¹. Cette thèse avait déjà provoqué de vives discussions en 1517, elle fut condamnée comme hérétique en 1521. Lefèvre ne fut préservé que grâce à la protection du roi et de Marguerite d'Angoulême. Mais on ne lui laissa pas un long répit.

Aux efforts de la Sorbonne vinrent bientôt s'ajouter ceux du Parlement, corps essentiellement conservateur qui, dans sa lutte incessante contre toute nouveauté, ne craignit pas de s'opposer au pouvoir royal lui-même. Le 15 avril 1521, effrayés de l'immense retentissement qu'avait eu la rupture de Luther avec Rome, et voulant arrêter la propagation des principes de la Réforme, les « théologastres de Paris » condamnèrent solennellement la doctrine du hardi réformateur de l'Allemagne². De son côté, le Parlement défendait d'imprimer aucun livre sur la religion, sans l'autorisation de la Faculté de théologie. La situation devient de plus en plus menaçante pour Lefèvre. On le signale comme novateur très dangereux, il est appelé précurseur de l'antéchrist par un

1. La pécheresse, Marie de Béthanie, sœur de Lazare, Marie-Madeleine, que le bréviaire confond en une seule. Marguerite, qui avait adopté l'opinion de Lefèvre sur « les trois Maries », y resta fidèle jusqu'à la fin de sa vie. (A. Lefranc, *Les Idées religieuses de Marguerite de Navarre. Bulletin du protestantisme*, 1878, p. 117. *Le Mirouer du chrestien*.)

2. Mélanchthon publia son *Adversus furiosum Parisiensium theologastorum decretum apologia* pour répondre à la Sorbonne et défendre le traité de Luther *De Captivitate babilonica ecclesie* d'où étaient tirées la plupart des propositions condamnées.

moine prêchant devant le roi¹. Alors, sur le point d'être accusé d'hérésie, craignant de perdre la liberté, il se décide à quitter Paris et va chercher à Meaux un asile plus sûr, auprès de son ami l'évêque Briçonnet, celui qui l'avait déjà reçu à Saint-Germain-des-Prés.

Disciple de Lefèvre, l'évêque de Meaux était, lui aussi, favorable aux doctrines évangéliques. Envoyé à Rome comme ambassadeur, en 1516, la cour de Léon X avait produit sur lui, le même effet que celle de Jules II sur Luther. Dès son retour, en 1518, il avait essayé d'introduire des réformes dans son diocèse, ce qui lui avait suscité de nombreux ennemis, surtout parmi les prêtres et les moines mendiants. Quoiqu'il ne fût pas soutenu par son clergé, « nonobstant les censures de Sorbonne, dit Th. de Bèze,... il n'espargna rien qui fust en son pouvoir pour avancer la doctrine de vérité ». Aussi accueillit-il avec joie son vénérable maître Lefèvre ainsi que ceux de ses disciples qui l'avaient suivi. Il donna des bénéfices à la plupart d'entre eux et leur permit à tous d'annoncer l'Évangile dans son diocèse. Puis, il voulut s'occuper lui-même, avec Lefèvre, de traduire les quatre Évangiles en langue française et de les publier, et quand cette œuvre fut terminée, il les fit distribuer gratuitement aux pauvres, afin qu'il fût possible à tous de lire et d'étudier la Parole de Dieu.

Pendant que les ennemis des novateurs se réjouissaient d'avoir pu les éloigner de Paris, Marguerite au contraire, attristée de ce départ, regrettait ses

1. Schmidt, *op. cit.*

entretiens avec Lefèvre. Celui-ci la mit en relation avec Briçonnet, et alors, entre la duchesse d'Alençon et le mystique évêque de Meaux, s'engagea une étrange correspondance qui se poursuivit pendant deux ans environ. Marguerite s'adresse à l'évêque Briçonnet comme à un conseiller, elle lui demande de l'éclairer et de la consoler. Briçonnet, au lieu de lui parler simplement et clairement de l'Évangile, répond par de longues méditations sur l'incarnation, sur la vie contemplative, sur l'union mystique avec Dieu. Ses lettres sont remplies d'allégories et de métaphores très difficiles à comprendre, quand elles ne sont pas entièrement inintelligibles. La duchesse d'Alençon essaye d'imiter son directeur, mais elle lui avoue humblement qu'elle ne peut le suivre dans ces obscures spéculations où Briçonnet se perd lui-même.

Il nous suffira de citer quelques phrases de leur correspondance pour montrer quel degré de perfection mystique ils avaient atteint. « Madame, écrivait l'évêque, qui est désert, en désert est abymé; cherchant désert et ne le peult trouver; et quand le treuve, est pardessus empesché, est mauvais guide pour guider aultruy hors de désert et le conduyre au désert désiré. Désert l'affame de faim mortifère, combien qu'il soit plein jusqu'aux yeux, appétant désir pour l'assouvir et l'appauvrir en pœuvreté. » — « La pauvre errante, répondait Marguerite, ne peult entendre le bien qui est au désert, par faulte de connoistre qu'elle est déserte. Vous priant qu'en ce désert, par affection ne courriez si fort que l'on ne puisse vous suivre... afin que l'abysme par l'a-

bysme invoqué puisse abysmer la pauvre errante¹. »

Il y avait cependant plus que des rêveries mystiques dans ces lettres si étranges; on y trouve une grande sympathie pour la Réforme, avec, en même temps, l'ardent désir de voir triompher à la cour la cause de l'Évangile; on y constate surtout, quelle place importante tient la Bible dans les préoccupations de l'évêque et de Marguerite. Comme l'avait déjà fait Lefèvre, Briçonnet conseillait à la duchesse d'Alençon de lire assidûment les livres saints. Il l'engageait à lui écrire « si de quelque endroit de la très sainte Écriture elle doubtoit ou désiroit quelque chose² ». Marguerite mit si bien à profit ces exhortations que, quoiqu'on ait pu dire sur sa religion, elle a ceci de commun avec les protestants martyrs du XVI^e siècle, avec les chrétiens de tous les temps : sa connaissance approfondie de la sainte Écriture. Elle en fait une étude quotidienne, elle peut en citer des passages entiers, ses discours comme ses écrits en sont pénétrés.

Il est aisé de concevoir qu'avec cette disposition d'esprit, sa correspondance avec l'évêque de Meaux n'ait pu suffire à Marguerite. Aussi demande-t-elle bientôt à Briçonnet de laisser venir à Paris l'un des réfugiés de Meaux. « Si congnoissez que maistre Michel peust faire ung voyage ce me seroit consolation que je ne quiers que pour l'honneur de Dieu³. » Michel d'Arande vint donc à la cour, lut la Bible et prêcha plusieurs fois devant le roi et la

1. Génin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême*, p. 128, 129.

2. *Ibid.*, p. 164.

3. *Ibid.*, p. 155 (1521).

reine-mère. A la suite de ces lectures et de ces prédications, François I^{er} paraît devenir de plus en plus favorable à la réforme de l'Église. « Le Roy et Madame, écrit Marguerite, ont bien délibéré de donner à congnoistre que la vérité de Dieu n'est point hérésie. » Peu de temps après, elle remercie Briçonnet d'avoir laissé venir son protégé Michel d'Arande, et ajoute que plus que jamais, le roi et Madame sont affectionnés à la Réformation de l'Église. Briçonnet, de son côté, se réjouit de ce que Dieu met au cœur du roi ces bonnes dispositions et lui inspire de tels projets, mais il regrette tous les retards apportés à leur accomplissement. « Le vray feu qui s'est logé long tems en vostre cœur, écrit-il à la duchesse d'Alençon, en celuy du Roy et de Madame, par graces si très-grandes et abondantes que je n'en congnois point de plus grandes. Je ne say si le feu a point esté couvert et assoupy... conférez chacun en vostre cœur (aultre que vous n'en peult estre juge ne le savoir) si vous l'avez laissé ardre selon les graces données. J'ai paour que les ayez procrastinées et différées. Je loue nostre Seigneur qu'il a inspiré au Roy vouloir d'exécuter quelque chose que j'ay entendu ¹. »

Peu à peu, la lecture assidue de la Bible, les prédications de Michel d'Arande, la faveur royale et l'exemple de Madame d'Alençon produisaient leurs fruits à la cour, et les partisans des réformes devenaient plus nombreux. Déjà Marguerite avait initié

1. Génin, *Nouvelles lettres de la reine de Navarre*, p. 273 (novembre 1521), p. 274 et suiv. (décembre 1521).

aux idées nouvelles sa tante Philiberte de Savoie, sœur de la reine-mère, et se plaisait à lire avec elle les « tracts » que leur envoyait Monsieur de Meaux. Bien plus, Louise de Savoie, qui allait bientôt devenir si hostile aux Réformés, parut d'abord partager leurs idées et s'associer à leurs projets. Nous avons vu comment Marguerite et Briçonnet parlaient de la reine-mère dans leurs lettres, on connaît aussi ce qu'elle écrivait elle-même : « L'an 1522, en décembre, mon fils et moi, par la grace du Saint-Esprit commençâmes à cognoistre les hypocrites blancs, noirs, gris, enfumés et de toutes couleurs desquels Dieu, par sa clémence et bonté infinies nous veuille préserver et deffendre; car, si Jesus-Christ n'est menteur, il n'est point de plus dange-reuse génération en toute nature humaine¹. » C'est peut-être en songeant à ce sévère jugement porté sur les moines romains, et aux bonnes dispositions passagères de Louise de Savoie envers les Réformés, qu'un historien du XVII^e siècle s'écriait, après avoir brièvement résumé l'œuvre de Marguerite d'Angoulême : « Voilà comme la curiosité d'une femme fit bresche à notre Église : mais outre cela ayant gagné les maistresses, et mesme la mère du Roy, elle s'efforça comme une autre Ève de luy faire gouter ce poison mortel². » Nous n'avons pas à nous demander comment Mézeray a pu se persuader que la simple curiosité avait conduit Marguerite; comment ce catholique convaincu qui se croit chré-

1. *Journal de Louise de Savoie*, p. 407 et 408.

2. Mézeray, *Histoire de France*, t. II, p. 9^{no}. Paris, 1685.

rien peut appeler poison mortel cette puissance de régénération et de vie qu'est l'Évangile. Retenons seulement de cette appréciation, le fait, la constatation de la grande influence, du rôle important de Marguerite, au début de la Réforme en France.

Cette attitude de la cour remplissait de joie les novateurs, d'autant plus que la faveur royale avait pour effet naturel d'entraver la persécution. Au lieu de faire exécuter les arrêts du Parlement, comme le lui reprocha plus tard la Sorbonne, François I^{er} empêche les évêques de procéder à l'extirpation de l'hérésie; il retarde les procédures commencées contre Lefèvre et Berquin, suspects de luthéranisme, et fait enlever les publications hostiles du sorboniste Jérôme d'Angest et du dominicain Lambert Campester¹. Bien plus, parmi les savants appelés à la cour par François I^{er}, la plupart, venus des universités allemandes, étaient pénétrés des idées nouvelles. Le roi aime à les avoir auprès de lui et s'intéresse à leurs discussions théologiques. Il réunit ses protégés à sa table qui devient, selon Brantôme, « une vraie école, car il s'y traitait de toutes matières, autant de la guerre que des sciences hautes et basses ». Il répond lui-même à leurs adversaires; qu'il ne veut « point persécuter ceux qui nous enseignent, ce serait empêcher les habiles gens de venir dans notre pays ». Ainsi s'explique la confiance que François I^{er} inspira tout d'abord aux novateurs; ils pensèrent

1. Schmidt, *op. cit.*

2. *Revue chrétienne*, *op. cit.*

qu'il voulait participer à leur œuvre¹ et purent croire que la vérité triompherait bientôt.

Malheureusement, les espérances fondées sur le roi furent trop souvent déçues. François I^{er} se montra un moment le protecteur des « hérétiques », peut-être avait-il entrevu qu'ils étaient les vrais ouvriers de l'Évangile. Il comprenait la nécessité des réformes et n'avait pas plus d'estime et de sympathie pour les moines que pour tel docteur de Sorbonne ou tel membre du Parlement; il subissait aussi, certainement, l'influence de sa sœur Marguerite. Mais les maximes austères du christianisme reconquis condamnaient trop ses mœurs dissolues et ne convenaient point à sa vie légère. Le roi ne pouvait appliquer longtemps aux choses sérieuses son esprit mobile et frivole. D'abord ami des réformés, s'il devint leur cruel persécuteur, ce ne fut point, pensons-nous, à cause de ses principes religieux, ce fut plutôt par égoïsme. Il se laissa guider par ce qu'il croyait être son intérêt politique, quels que fussent les moyens à employer, et trop facilement il obéit aux suggestions criminelles de son orgueil blessé.

1. Zwingle adresse à François I^{er} sa *Breve exposition de la Foi chrétienne*; Calvin lui dédie l'*Institution chrétienne*; Th. de Bèze parle de son excellemment bon esprit, et le met au nombre des réformateurs.

CHAPITRE III

L'épreuve de la persécution : faiblesse des uns jusqu'à la trahison, fermeté des autres jusqu'au martyre. — Mort du duc d'Alençon après le désastre de Pavie, Marguerite en Espagne. — Sur les instances de sa sœur, le roi favorise de nouveau la Réforme et sauve Berquin.

A l'époque où nous sommes arrivés, au commencement de 1523, la cause de la Réforme semblait donc avoir déjà fait bien des progrès en France et y compter de nombreux amis. La France est presque tout entière en mouvement, écrit à l'électeur de Saxe un ancien moine d'Avignon, François Lambert; bientôt vous recevrez d'autres nouvelles qui vous rempliront de joie¹. De graves événements vinrent démentir ces espérances : l'heure était proche de la véritable persécution. Les cordeliers de Meaux, irrités de voir l'Évangile prêché librement autour d'eux, exaspérés surtout de voir leurs revenus décroître rapidement, accusent d'hérésie les amis de Briçon-

1. « Gallia pene omnis commota est; ... cum post modicum alia pleraque intellexeris, exultabit spiritus tuus in Deo salutari nostro. » (Schmidt, *op. cit.*, 20 janvier 1523.)

net et Briçonnet lui-même. Effrayé par cette attitude menaçante, le craintif évêque de Meaux retire l'autorisation de prêcher qu'il avait donnée aux disciples de Lefèvre.

D'autre part, la Sorbone encouragée sans doute, par le terrible exemple que venait de donner, à la fin de 1522, le clergé de Bruxelles¹ soutenu par Marguerite d'Autriche, multiplie à son tour les interdictions et les condamnations. Le gentilhomme Louis de Berquin qui avait traduit des traités de Luther est emprisonné, les livres saisis chez lui sont brûlés au parvis de Notre-Dame. La traduction des Évangiles publiée par Lefèvre et Briçonnet est condamnée. Toute traduction de la Bible est interdite. La Sorbonne condamne même une traduction française des Heures à la Vierge. Elle applique à tous les livres une censure étroite et sévère et défend d'imprimer tout ouvrage qui ne lui a point été soumis². Quant aux imprimeurs, ils doivent aussi compter avec elle. Quelques mots de Robert Estienne montrent les dangers dont fut menacé le célèbre imprimeur à propos de la version latine du Nouveau Testament publiée en 1522 : « ... quelles tragedies esmeurent ils contre moy ! Ils crioient des lors qu'il me falloit

1. Les augustins d'Anvers avaient soutenu les revendications de Luther : on força les supérieurs à se rétracter, les moines furent emprisonnés et condamnés à mort ; leur couvent fut détruit. (Michelet, *Histoire de France*, t. X. La Réforme.)

2. Lettre de Nicolas Sudorius à Farel, mai 1524 : « Non sinit Sorbonæ ac senatûs nostri lugenda cecitas eousque insaniens, ut impressoriâ incude sit omnibus interdictum, nisi qui censuræ suo ac iudicio rem commiserint. » (Schmidt, *op. cit.*)

envoyer au feu, pource que j'imprimoye des livres si corrompus : car ils appelloyent corruption, tout ce qui estoit purifié de ceste bourbe commune, à laquelle ils estoient accoustumés. »

A ce moment où l'appui du roi aurait pu être si utile aux réformés, François I^{er} semble les abandonner entièrement; du moins, il n'ose plus les soutenir ouvertement. Il ne veut point avoir le pape contre lui dans les guerres d'Italie; et, après la trahison du connétable de Bourbon, il craint, en favorisant les persécutés, de jeter le clergé dans le parti du traître. Mais si le roi, toujours indécis, est encore loin de devenir le persécuteur de ses protégés, il n'en est pas de même de la reine-mère. Celle-ci a complètement changé d'attitude à l'égard des réformés. En décembre 1522, elle demandait à Dieu de la préserver des moines; en octobre 1523, elle fait proposer à la Sorbonne la question suivante : « Par quels moyens on pourrait casser et extirper la doctrine damnée de Luther de ce royaume très chrétien, et entièrement l'en purger? » La réponse de la Sorbonne ne pouvait être douteuse : il faut faire exécuter avec rigueur les arrêts du Parlement; brûler les livres hérétiques et en poursuivre les auteurs, forcer à se retracter les personnes suspectes de luthéranisme, quel que soit leur rang.

Alors se produisent les premières défaillances, les premières chutes. Les abjurations qu'on n'avait pu obtenir avec les seules censures de la Sorbonne, la crainte du Parlement les provoqua. Devant l'imminence du péril, l'évêque de Meaux semble perdre toute confiance; il s'empresse d'affirmer qu'il n'est

point hérétique et, pour le prouver, après avoir réuni un synode qui condamne les écrits de Luther et la Bible de Lefèvre, il renouvelle l'interdiction de prêcher dont il avait déjà frappé ses anciens amis et il abjure « la doctrine de vérité » qu'il avait lui-même publiquement enseignée dans son diocèse. L'exemple du courage et de la fidélité devait être donné au faible évêque par l'un de ses plus humbles paroissiens. Pour avoir fait un écrit contre les indulgences et accusé le pape d'être l'Antéchrist, Jean Leclerc, cardeur de laine de Meaux, fut fouetté trois jours et marqué au front d'un fer rouge, comme un voleur. C'était pour lui le premier pas vers le martyre; pendant qu'on le fleurdelisait, on n'entendit qu'un cri, poussé par sa mère pleine d'enthousiasme : « Vive Jésus et ses enseignes ! »

Les interdictions de Briçonnet ne parurent pas produire un grand effet sur les principaux disciples de Lefèvre. Gérard Roussel continue ses explications publiques des Évangiles, des épîtres de saint Paul, des Psaumes. Pierre Caroli prêche à Paris même¹, enseignant que la vraie foi est de « croire les choses de la Bible, en se confiant aux promesses de Dieu ». Les novateurs voyaient avec tristesse ceux qui auraient dû marcher à leur tête trembler devant les prêtres et continuer à suivre des traditions manifestement contraires à la pure doctrine chrétienne, mais ils ne perdaient pas courage, sachant qu'ils avaient à

1. Quant à Farel, obligé de quitter le diocèse de Meaux, « il subsista tant qu'il put » à Paris, puis se rendit successivement dans le Dauphiné, à Bâle, à Strasbourg...

la cour un zélé défenseur. Ils rendent dans leurs lettres un témoignage reconnaissant à la piété, au dévouement de la duchesse d'Alençon qui plaidait auprès de son frère la cause évangélique et tâchait de détourner la persécution¹. Ils devaient voir en elle, selon le jugement de l'historien des Églises réformées, « une princesse d'excellent entendement, et pour lors, suscitée de Dieu, pour rompre autant que faire se pouvoit, les cruels desseins d'Antoine du Prat, chancelier de France, et des autres incitans le roy contre ceux qu'ils appelloient hérétiques² ».

Marguerite ne craint pas en effet, de montrer sa sympathie pour les réformés et d'affirmer sa foi chrétienne. Tandis que la reine-mère choisit comme prédicateur de sa cour un ardent sorboniste « qui travaille plus pour lui-même que pour Christ³ », la duchesse d'Alençon garde définitivement auprès d'elle Michel d'Arande en qualité d'aumônier. « Il n'y a point aujourd'hui en France, écrit Pierre de Sébiville, (de personne) plus évangélique que la dame d'Alençon⁴. Elle a un docteur de Paris appelé

1. « Una præ ceteris nobis relicta et christianissima et serenissima dux, quæ nobis regum conciliet favorem... » (Sudorius à Farel, lettre citée.)

2. Th. de Bèze, *op. cit.*, t. I, p. 4.

3. « ... audivi (Robertum), cum essem a cubiculo regis, cujus mater illum in aulam vocaverat, ut certis festis concionaretur, ubi non Christi, sed suum egit negotium... apud Gallos nullius est nominis, nisi apud scholasticos doctores sorbonicos. » (Maurus Musæus à Bucer, au sujet du prédicateur de la reine-mère, Robert Ceneau, docteur de Sorbonne, plus tard successivement évêque de Vence, et d'Avranches. Schmidt, *op. cit.*)

4. Dans le *Dialogue en forme de vision nocturne*, publié en 1533,

maistre Michel Eleymosinarius (aumônier) lequel ne préche devant elle que purement l'Évangile, et toutes autres gens, elle a débouté arrière'. »

Quand la persécution devient plus violente, Marguerite n'abandonne pas ses amis, et souvent sa protection les préserve des plus graves dangers. Dès les premiers mois de l'année 1524, Pierre Caroli et Martial Mazurier sont appelés devant la Faculté de théologie. Pour éviter les condamnations du Parlement, ils consentent à signer la rétractation qu'on leur impose, ce qui ne les empêche pas de continuer à prêcher. Alors le Parlement, à la requête de l'avocat général Lisetus, ordonne de nombreuses arrestations. Mazurier est conduit à Paris, pieds et mains liés et emprisonné avec les pires malfaiteurs, en attendant qu'on puisse le condamner au bûcher; on cherche activement Moysi pour lui faire subir le même sort; le Parlement ne veut ménager personne, ni Lefèvre, ni Roussel, pas même l'évêque Briçonnet toujours soupçonné d'être secrètement favorable aux réformés. Les uns et les autres durent leur salut à

à Alençon, mais datant de 1524, Marguerite « pose toutes les questions relatives au dogme et au culte que la Réforme commençante agitait précisément depuis peu d'années, et elle les résout hardiment dans le même sens et dans le même esprit que les partisans les plus éclairés de la révolution religieuse ». Il n'y a pas d'œuvres méritoires, Christ seul sauve ses élus, point n'est besoin de médiateur entre Dieu et l'homme, l'âme du chrétien est entée en Christ par la foi, l'amour divin est le point de départ de la charité envers le prochain. (A. Lefranc, « Les Idées religieuses de Marguerite de Navarre », *op. cit.*, *Bulletin du protestantisme*, 1897, p. 15, 18.)

1. Pierre de Séville au chevalier Anémond de Coct. (Haag, *op. cit.*)

la duchesse d'Alençon. La sœur du roi put heureusement triompher de la double opposition du Parlement et de la Sorbonne, et son intervention efficace les empêcha d'exécuter leurs cruels projets¹.

Après la mort de Claude, la Bonne Reine², Marguerite la remplace auprès des enfants du roi, elle les soigne comme s'ils étaient ses propres enfants et les aime comme une mère, n'était-ce pas le meilleur moyen de témoigner à son frère sa profonde sympathie? Lorsque François I^{er} se rendit en Provence pour la défendre contre l'invasion de l'armée impériale, Marguerite l'accompagna jusqu'à Lyon pour demeurer plus près de lui et connaître plus tôt le résultat de la campagne, « la bonne prospérité de son affaire », comme elle l'écrit au maréchal de Montmorency. Malgré ses nombreuses préoccupations, elle profita de son séjour dans cette ville pour y faire répandre la semence évangélique. Son aumônier Michel d'Arande prêcha devant de nombreux auditoires, avec beaucoup de succès, à Lyon, puis à Mâcon, pendant que Papilion³ se rendait à Grenoble où Sébiville et

1. ... fiunt aliæ quoque informationes per quas contendunt Fabro, mihi ac ne episcopo quidem parcere. Et nisi ill. Meldensis unâ cum sorore Regis omnem impendisset operam, vix citra flammâ processisset res... (Gérard Roussel à Farel, 6 juillet 1524. Schmidt, *op. cit.*)

2. La première femme de François I^{er}, morte le 26 juillet 1524.

3. Antoine Papilion était aussi un protégé de Marguerite. Sébiville le regarde comme « le premier de France bien sachant l'Évangile, et en langue latine très élégant; il a traduit, écrit encore l'ancien curé de Grenoble, le traité *De totis monasticis* (de Luther) à Madame d'Alençon, sœur du Roy, de quoy il a eu beaucoup d'affaires avec cette vermine parrhisiennne. Toutefois ladite dame l'a bien

Amédée Maigret avaient déjà préparé les voies à la Réforme.

Cette liberté relative dont jouissaient à ce moment les novateurs fut de très courte durée. Leurs adversaires, qui depuis le départ du roi devenaient de plus en plus courageux, durent se croire tout à fait les maîtres lorsque arrivèrent les terribles nouvelles du désastre de Pavie : l'armée anéantie, le roi prisonnier. Alors, avec une violence inouïe, éclata l'orage qui grondait sourdement depuis plusieurs mois. La Sorbonne et le Parlement se préoccupent moins de préparer le salut de la France et du roi que de rétablir leur propre autorité : il faut, avant tout, profiter des malheurs de l'État pour combattre les luthériens au profit de Rome. Le pape demande à la régente Louise de Savoie d'organiser l'inquisition ; le Parlement nomme une commission pour juger les hérétiques, et une bulle papale donne bientôt à ce tribunal de la persécution le pouvoir de juger sans appel. Nul ne peut sans danger de mort confesser le vrai nom de Christ¹. Tous les moyens sont bons pour défendre la très sainte Église et terroriser les partisans de la Réforme. Après les censures de la Sorbonne, les condamnations du Parlement, il faut aussi du sang et des larmes : les inquisiteurs préparent leurs instruments de torture. Puisque les discours des moines demeurent impuissants, peut-être

récompensé, car elle l'a fait maistre premier des requestes du Dauphin, et si est du grand conseil... » (Séville au chevalier de Coët, lettre citée.)

1. Roussel à Farel, 25 septembre 1525. (Schmidt, *op. cit.*)

le fer et le feu, armes sinistres des bourreaux convertisseurs des foules, seront-ils plus efficaces ! Et les supplices commencent, et les bûchers s'allument, et l'on applique des tortures si atroces que la pensée humaine effrayée, peut à peine les concevoir. Vaine fureur, crimes inutiles, Christ est le même, toujours. Le même Évangile qui avait soutenu les héros des premiers siècles de l'Église, allait enfanter de nouveaux martyrs¹. Les confesseurs de la foi, victimes d'un fanatisme haineux et cruel, meurent, comme leur Maître, en priant et en pardonnant. Ils font de leur bûcher une chaire d'où ils répandent la semence de vie que féconde bientôt leur sang généreux ; jusqu'à leur suprême agonie, ils proclament Christ, unique et puissant Sauveur.

Le désastre de Pavie et ses conséquences avaient été pour Marguerite, une épreuve des plus cruelles. A la douleur de savoir son frère prisonnier, vint s'ajouter la honte d'entendre accuser son mari, de lâcheté. Au lieu d'aller au secours du roi qui combattait vaillamment, le duc d'Alençon fit battre en retraite l'aile gauche qu'il commandait, il ne dut lui-même son salut qu'à la fuite. Revenu à Lyon, il y mourut peu de jours après, le 11 avril, déplorant sa « prisonnière liberté », avec le regret de n'avoir pu se disculper auprès du roi. Marguerite, qui lui avait

1. Le martyrologe de la Réforme française, ouvert en 1525, se continue pendant près de 250 ans. Les premiers martyrs furent Jean Chastellain, Jean Leclerc, brûlés à Metz ; Jacques Pavanes, Jean Guybert l'ermite de la forêt de Livry, brûlés à Paris ; Wolfgang Schuch, brûlé à Nancy.

accordé son pardon, fut attristée de sa mort, mais elle tâcha de ne point le laisser paraître. « N'eusse jamais pensé, écrivait-elle à l'évêque de Meaux, à l'occasion de la mort de la reine Claude, que le lien de mariage conjoint de Dieu feust si dur et difficile à rompre¹ ! » Moins d'un an après, devenue veuve, elle écrit à son frère : « Ne doutez, Monseigneur, que passé les deux premiers jours, que *la contrainte me faisoit oblir toute raison*, que jamais depuis elle (la reine-mère) ne m'a veue lerne à l'euil ny visaige triste². » Marguerite avait trop bon cœur pour ne point compatir aux souffrances de son mari; elle le soigna tendrement et le pleura. Puis, elle apprit à cacher son affliction, à contenir sa douleur, car elle voulait « porter seule son ennuy ». Elle désire avant tout que son frère la croie consolée, afin de lui éviter, ainsi qu'à sa mère, toute préoccupation à son sujet. Elle s'oublie complètement elle-même pour ne songer qu'au roi malheureux, elle lui donne de bonnes nouvelles du royaume et de ses enfants et le supplie de bien se soigner par affection pour les siens³. Elle le console, elle l'exhorte à la patience et dirige ses pensées vers le Roi céleste en la main duquel est la clef de sa liberté. « Si maintenant il vous despart de l'espérance des peines qu'il a portées pour vous, vous donnant d'autre part la grace de les porter pacientement, ... ce n'est que pour esprouver combien vous l'aimez, et pour vous donner

1. Génin, *Lettres de Marguerite d'Angulême*, août 1524.

2. Génin, *Nouvelles lettres de la reine de Navarre*, avril 1525.

3. *Ibid.*

le loisir de penser et connoistre combien il vous aime,... pour après vous avoir unny à luy par tribulation, vous deslivrer à sa gloire et vostre consolacion par le mérite de sa victorieuse résurreccion¹... » En même temps, Marguerite fait remettre à son frère par le maréchal de Montmorency les épîtres de saint Paul pour qu'il les lise et soit affranchi par la vérité. « Dieu nous a humiliez par prison, écrit-elle au maréchal, mais il ne nous a pas abandonnez, nous donnant pacience et espérance en sa bonté, qui est toujours accompagnée de consolacion et plus parfaite congnoissance de luy². »

Avec de tels sentiments, Marguerite devait beaucoup souffrir de voir ses amis, les réformés, si cruellement persécutés. Souvent écoutée pour les autres affaires du royaume³, la duchesse d'Alençon ne l'était plus quand elle prenait la défense des novateurs. Que pouvait-elle contre leurs puissants adversaires, résolu à tout, au point de méconnaître la volonté même du roi captif? Toutefois sa seule présence à la cour retenait peut-être encore, dans une certaine mesure, l'audace des catholiques. Cette dernière garantie fut à son tour enlevée aux réformés, et les Sorbonistes purent bientôt se livrer sans contrainte à leur rage de persécution et de réaction, et faire

1. Génin, *Nouvelles lettres de la reine de Navarre*. Au roi, à Pizzighitone. Lyon, mai 1525.

2. Génin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême*, p. 178.

3. Brantôme lui rend ce témoignage qu'elle assista fort sa mère à régir le royaume, à contenter les princes, les grands et gagner la noblesse, attirant tous les cœurs par son affabilité et charmant tous ceux qui s'approchaient d'elle. (Brantôme, *Dames illustres*, p. 340.)

régner pendant de longs mois, la terreur religieuse dans ce malheureux pays de France que la guerre avait déjà tant éprouvé.

Du fond de son « purgatoire d'Espagne », le roi avait demandé à sa mère de venir le voir, celle-ci préféra demeurer en France et envoya sa fille. Marguerite est toute joyeuse d'obéir et de se dévouer; elle doit entreprendre un long et pénible voyage, elle n'a qu'un « sauf conduist fort mesgre », rien ne l'arrête. « Je ne lesseray, écrit-elle au roi, ne pour la seureté, ne pour la mer douteuse en ce temps, d'aller avant jusques au lieu où je vous pouray voir; car peur de mort, prison ou quelque mal que ce soit me sont maintenant si accoustumés, que je les tiens à liberté, vie, santé, gloire et honneur, pensant par ce moyen participer de vostre fortune... que bien voudrais toute seule porter¹. » Cet acte de courage et de dévouement provoqua l'admiration de ses contemporains. Érasme ne put s'empêcher d'écrire à la duchesse d'Alençon pour lui témoigner son respect et lui demander son affection. Il la regarde comme une héroïne, il loue les dons excellents dont Dieu l'a comblée² et cherche à la féliciter plutôt qu'à la consoler en « cette tempeste de malheurs ».

1. Génin, *Nouvelles lettres de la reine de Navarre*. Au roi, à Madrid. Aigues-Mortes, le 27 août 1525.

2. ... Jampridem enim et admiratus sum et amavi tot præclara Dei dona in te, prudentiam vel philosopho dignam, castimoniam, temperantiam, pietatem, infractum animi robur et mirum quemdam rerum omnium fluxarum contemptum. Quis enim hæc non suspiciat in tanti Regis sorore, quæ vix reperias in sacerdotibus ac monachis?... ita non assentior potenti, nihil enim ambio præter amorem mu-

Arrivée à Madrid, Marguerite s'empessa tout d'abord de soigner son frère gravement malade. Elle connaissait son naturel et sa complexion mieux que tous ses médecins, rapporte Brantôme, « elle le traita et fit traiter selon qu'elle le connoissoit, si bien qu'elle le rendit guéry¹ ». Elle s'employa ensuite à sa délivrance et se rendit à Tolède où était la cour de Charles-Quint. Comme le peuple espagnol l'attendait partout avec un généreux empressement et une respectueuse sympathie, l'empereur lui-même affecta de la recevoir avec faveur, la comblant de prévenances et de protestations d'amitié. Sans doute Charles-Quint voulait-il ainsi mieux dissimuler sa résolution d'être inflexible, mais il ne parvint pas à tromper longtemps Marguerite. Celle-ci vit bientôt qu'on la leurrait de fausses promesses, qu'elle n'obtiendrait aucune concession et qu'elle n'avait pas affaire à « gens de bien qui entendissent que c'est que d'honneur² ». Alors, indignée de tant de fourberie, montrant que son cœur était aussi droit que son esprit était fin et clairvoyant, elle reprocha courageusement à l'empereur le mauvais traitement infligé au roi, blâma la dureté de son cœur « pour estre si peu piteux à l'Egard d'un si grand Roy et si bon » et lui fit entrevoir la vengeance future. Étonné de cette impétuosité, l'empereur se modéra et « luy promit

tuum... Talem viraginem, talem heroinam non possum non amare in domino... (Gévin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême*. Érasme à Marguerite, duchesse d'Alençon. Bâle, le 28 septembre 1525.)

1. Brantôme, *Dames françaises*, *op. cit.*

2. Gévin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême*. Au maréchal de Montmorency. De Tolède, octobre 1525.

force belles Choses, qu'il ne tint pas pourtant pour ce Coup¹ ». La duchesse d'Alençon parla aussi devant le Grand Conseil qu'elle émerveilla par sa bonne grâce et son éloquence; elle fit « si bien par son Beau-dire qu'elle s'en rendit plus agréable qu'odieuse ny fascheuse,... et demeura en grande Estime de l'Empereur, de son Conseil et de sa Cour² ». Cependant rien ne pouvait adoucir Charles-Quint, ni les prières, ni les menaces, ni l'alliance que François I^{er} devait contracter avec Éléonore, la sœur de l'empereur. Marguerite dut repartir pour la France, car le terme du sauf-conduit approchait; elle ne s'éloigna qu'à regret et sur l'ordre exprès du roi dont elle emportait en secret l'acte d'abdication. Quelques mois après, pour obtenir enfin sa délivrance, François I^{er} signait le désastreux traité de Madrid qu'il était d'ailleurs bien décidé à ne point exécuter.

Pendant son séjour en Espagne, la duchesse d'Alençon n'avait pas un seul instant oublié les réformés; avec une tendre sollicitude, elle les soutenait par ses lettres, par ses recommandations, par ses dons. Nous la voyons à la fois attristée et indignée des mauvaises nouvelles reçues de France : les arrestations et les condamnations multipliées, l'exécution d'Antoine du Bled et de François Moulin, la mort mystérieuse de Papilion, l'Inquisition à Meaux, la fuite de Lefèvre et de Roussel. « Quoi! disait-elle au roi, vous fondez à Paris un collège destiné à recevoir les hommes éclairés des pays étrangers; et dans cet

1. Brantôme, *op. cit.*

2. *Ibid.*

instant même, d'illustres Français, Lefèvre d'Étapes et d'autres doivent chercher un refuge hors du royaume... vous voulez être le propagateur des lumières; et des hypocrites... s'efforcent de les étouffer parmi nous¹! » En même temps elle recommandait les réfugiés de Strasbourg, au comte Sigismond de Haute-Flamme, un ami de la Réforme, et, joignant aux prières ardentes les actes généreux, elle leur envoyait des secours. Un historien catholique, Florimond de Rémond, rapporte qu'en une seule fois, elle fit distribuer quatre mille pièces d'or aux exilés. Michelet dépeint admirablement l'amour de la duchesse d'Alençon : « Tout ce qu'une mère, une tendre sœur peut faire pour les siens, Marguerite le fit pour les persécutés. »

Un si complet dévouement toucha François I^{er}. Le roi voulut prouver sa reconnaissance à Marguerite en prenant la défense des novateurs. Il se plaignit des « calomnies dirigées contre des personnages de si grand savoir et doctrine », affirma son intention de donner aux gens de lettres des marques spéciales de sa faveur, et commanda d'ajourner jusqu'à son retour les poursuites contre les hommes évangéliques². Cette nouvelle attitude de François I^{er} étonna et indigna au plus haut point les adversaires de la Réforme; on alla jusqu'à prétendre que le chagrin devait avoir altéré la raison du roi, et le Parlement ne voulut pas arrêter la procédure. L'affaire n'eut pas cependant de suite sérieuse, mais l'audace des sorbonistes ne cessait

1. Merle d'Aubigné, *Histoire de la Réformation*, t. I, p. 488.

2. Schmidt, *op. cit.* — Merle d'Aubigné, *op. cit.*

de crotte. Le 5 février 1526, les moines firent défendre, par ordre du Parlement, la traduction, la lecture et même la possession des livres saints. On exigea plus encore. « Que nul ne parle des ordonnances de l'Église ni des images, sinon ainsi que la sainte Église l'a ordonné... Et que tous prélats, curés et vicaires défendent à leurs paroissiens d'avoir le moindre doute sur la foi catholique¹. » Enfin, pour frapper de terreur les réformés, on livra Berquin² à la commission inquisitoriale. Il fut condamné comme hérétique, c'était un arrêt de mort. Heureusement, la duchesse d'Alençon était revenue en France et veillait. Par ses prières, elle attendrit sa mère. La régente écrivit à la commission et au Parlement pour demander le renvoi du procès : les agents du pape refusèrent de céder, le Parlement hésitait. Pleine d'angoisse, Marguerite supplie son frère d'intervenir, sinon « Berquin est un homme mort », elle lui écrit sans relâche et lui fait parler par Montmorency. Irrité de ce qu'on osait attaquer encore l'un de ses favoris, François I^{er} envoya l'ordre formel d'arrêter la procédure et fit savoir au premier président que celui-ci répondrait sur sa tête de la vie de Berquin. Tous

1. Merle d'Aubigné, *op. cit.* *Journal d'un Bourgeois de Paris sous François I^{er}*.

2. Le noble et savant gentilhomme Louis de Berquin, conseiller du roi, s'était converti aux idées évangéliques après la lecture des écrits de Luther et de la Bible. Arrêté en 1523, il fut délivré grâce à l'intercession de Marguerite. Depuis, il n'avait cessé de parcourir l'Artois et la Picardie pour y répandre l'Évangile. Arrêté de nouveau en mai 1525, sur la plainte de l'évêque d'Amiens, il avait été conduit à Paris et emprisonné à la Conciergerie... Il subit le martyre le 22 avril 1529.

durent obéir, cette fois encore Berquin était sauvé. Marguerite en exprime toute sa joie à son frère : « Je suis seure que celuy pour qui je croy qu'il (Berquin) a souffert aura agréable la miséricorde que pour son honneur avez fait à son serviteur et au vostre¹. » Et plus tard, après la mise en liberté du prisonnier, elle témoigne sa reconnaissance à Montmorency et dit la grande affection qu'elle a pour Berquin : « ... vous merciant, écrit-elle, du plaisir que m'avés fait pour le povre Berquin, que j'estime aultant que si c'estoit moy mesmes, et par cela pouvés vous dire que vous m'avés tirée de prison, puisque j'estime le plaisir fait à moy². »

Le retour de François I^{er} remplit de joie les amis de l'Évangile et arrêta, pour un temps, la persécution. Cédant aux instances de sa sœur, le roi fit sortir de prison Clément Marot, Macrinus, Pierre Toussaint, et permit aux exilés de revenir dans leur patrie: Le vieux Lefèvre fut rappelé « avec honneur », le roi le nomma bibliothécaire du château de Blois, et plus tard, lui confia l'éducation de son troisième fils, Charles, duc d'Orléans et d'Angoulême. Michel d'Arande obtint l'évêché de Saint-Paul-des-Trois-Châteaux en Dauphiné, et Gérard Roussel le remplaça comme prédicateur de la duchesse d'Alençon. « Il semblaît, dit Merle d'Aubigné, que les lettres et l'Évangile fussent revenus de l'exil avec le roi de France. » On croyait que désormais le roi défendrait

1. Génin, *Nouvelles lettres de la reine de Navarre*. Au Roi. 1526.

2. Génin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême*. A mon cousin, M. le Grant-Maistre. 1526.

les réformés, puisque l'empereur soutenait les catholiques. Pierre Toussaint écrit à Œcolampade son espoir que bientôt l'Évangile règnera en France; le roi est favorable, la reine-mère ne fait pas d'opposition, quant à la duchesse, rien ne pourra jamais la séparer de Christ¹. Cependant cette même lettre, où Toussaint parle de victoire, nous révèle aussi bien des sujets de crainte. Plusieurs courtisans ne paraissent favorables aux idées nouvelles que pour obtenir des bénéfices; l'évêque de Meaux n'est point sincère et désire plaire aux hommes plutôt qu'à Dieu; Lefèvre manque de courage. Aussi Toussaint ne peut retenir ses larmes en voyant ceux qui devaient les premiers combattre pour l'Évangile, se montrer au contraire faibles, timides ou lâches, chercher à temporiser ou à dissimuler. Vers la même époque, Roussel écrit à Farel que la charge de prédicateur lui attire des jalousies et des haines, et que chaque jour voit s'accroître le nombre de ses adversaires. Farel lui-même vivait toujours dans l'exil. Le roi ne l'avait pas rappelé avec les autres réfugiés, le trouvant sans doute trop franc, trop indépendant, trop agressif; peut-être aussi la douce et mystique Marguerite n'aimait-elle pas la prédication ferme, vive, énergique du vaillant réformateur dauphinois. Enfin,

1. Clarissimam Alenconiaë ducem sum sæpe allocutus, et me tantâ humanitate excepit, quantâ potuisset vel principem aliquem vel hominem sibi carissimum... Multum confabulati de promovendo Christi Evangelio, quod solum est illi in votis... Certe Dux Alenconiaë sic est edocta a Domino, sic exercitata in literis sacris ut a Christo avelli non possit. (Toussaint à Œcolampade, 26 juillet 1526. Schmidt, *op. cit.*)

François I^{er} refuse de laisser venir à Paris le comte de Hohenlohe, le fervent luthérien, protecteur si dévoué des réfugiés français de Strasbourg. Celui-ci, qui depuis longtemps montrait pour la famille royale une profonde sympathie, aurait voulu prêcher l'Évangile en France. La duchesse d'Alençon lui avait fait espérer que le roi serait favorable à ses projets de Réforme; elle eut peu de temps après, le regret d'apprendre au comte que « le roi ne le verrait pas volontiers », et qu'il fallait attendre une occasion plus propice. Depuis le retour d'Espagne, les bonnes dispositions du roi se modifiaient peu à peu; les frivolités de sa vie légère et dissolue l'avaient reconquis tout entier. Son esprit flottant et mobile subissait trop facilement les influences les plus diverses. François I^{er} abandonne les novateurs pour ne pas s'aliéner le pape avec lequel il cherche à se liguer; il ne reçoit pas Hohenlohe pour ne pas mécontenter l'empereur.

L'espoir que les réformés fondaient sur le roi de France leur réservait de douloureuses désillusions; selon l'expression si vigoureuse d'un historien de notre époque, la monarchie française fut pour les protestants « une marâtre sans entrailles ». Les réformés devaient traverser de longues années d'angoisse et de deuil, de nombreux martyrs devaient sceller de leur sang leur foi évangélique et recevoir dans le ciel les palmes de la victoire, avant que se levât enfin sur la France, le resplendissant soleil de la liberté.

TROISIÈME PARTIE

LA REINE DE NAVARRE

CHAPITRE PREMIER

La duchesse d'Alençon épouse le roi de Navarre, naissance de Jeanne d'Albret. — L'affaire de la rue des Rosiers, supplice de Berquin. — Le cantique des martyrs, la vengeance de Marguerite.

Pendant les négociations qui précédèrent le traité de Madrid, l'empereur avait fait demander la main de Marguerite, alors veuve du duc d'Alençon depuis près d'un an. De son côté, Henri VIII faisait offrir le trône de reine d'Angleterre à la sœur du roi de France. Ni l'une ni l'autre de ces propositions ne put être acceptée. Marguerite se révoltait à la seule pensée d'un mariage qui rendrait nécessaire la disgrâce et causerait peut-être la mort de la malheureuse Catherine d'Aragon. Quant à Charles-Quint, François I^{er} le haïssait trop pour lui accorder sa sœur. Il préféra la donner au roi de Navarre, Henri d'Albret, l'irréconciliable ennemi de l'empereur. Henri d'Albret avait partagé le sort de François I^{er} à Pavie, après avoir vaillamment combattu à ses côtés; mais, plus heureux que le roi de France, il ne

demeura pas longtemps captif. L'empereur ayant dédaigné les 31,000 écus d'or que les Béarnais offraient pour la rançon de leur prince, Jean de Gassion parvint à séduire les gardiens du roi, et celui-ci, audacieux autant qu'habile, put s'échapper de la forteresse de Pizzighitone et rentrer en France sain et sauf. Délivré à son tour, François I^{er} voulut, par reconnaissance, combler les vœux de son vaillant compagnon d'armes, en favorisant l'inclination réciproque qui était née entre le roi de Navarre et Madame d'Alençon. Le mariage de Marguerite de France, célébré à Saint-Germain-en-Laye le 24 janvier 1527, fut chanté par tous les poètes du temps qui exaltèrent à l'envi les vertus, la beauté, les talents de la reine de Navarre. François I^{er} donna en apanage à sa sœur, les duchés d'Alençon et de Berry, les comtés du Perche et d'Armagnac. Ainsi furent réunies aux droits de la couronne et des ducs d'Alençon, les prétentions de la maison d'Albret sur le comté d'Armagnac. Le roi de France promit en outre à son beau-frère de lui faire rendre, au besoin par la force, le royaume de Navarre que l'empereur conservait au mépris de toute justice¹. Mais les pro-

1. La violente et odieuse spoliation dont le roi de Navarre était la victime avait été faite au nom de la religion. Le pape Jules II avait fulminé une bulle contre Jean d'Albret, le déclarant hérétique pour avoir adhéré, avec Louis XII, au concile de Pise. Le roi d'Espagne, Ferdinand le Catholique, profita de cette condamnation pour prendre les États de son voisin. Il envahit la Navarre en 1512, et, portant partout le fer et le feu, s'empara de la capitale, Pampelune, et de tout le versant méridional des Pyrénées. Le faible Jean d'Albret et la courageuse Catherine de Foix vinrent se réfugier à Pau, ne conservant de leur royaume que la seule place de Saint-Jean-Pied-de-Port.

messes ne coûtaient guère à François I^{er} dont la franchise et la loyauté n'étaient point les vertus cardinales. Malgré la fidélité du roi Henri, et l'ardent amour de sa sœur, le roi les trompa en prenant cet engagement, puisque peu de temps après, pour délivrer ses enfants, il offrait secrètement à l'empereur de « non assister, ne favoriser le roy de Navarre, combien qu'il ait espousé sa très-aymée et unique sœur, à reconquérir son royaume¹ ».

Le 7 avril 1527, environ un an après son mariage, la reine de Navarre donna le jour à une fille. Ce fut pour les Espagnols une occasion de moqueries assez grossières. Faisant allusion aux deux vaches qui représentent dans les armes du Béarn la richesse du pays : « Miracle ! s'écriaient-ils, la vache a fait une brebis². » Ils furent détrompés plus tard, à leurs dépens, car cette petite fille fut l'illustre Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV. Aussi, lorsque naquit son petit-fils le futur roi de France, Henri d'Albret put-il à son tour répondre victorieusement aux insolentes plaisanteries des Espagnols : « Regardez ! cette brebis a fait un lion³ ! »

Après comme avant son mariage, Marguerite demeura l'amie dévouée, la protectrice généreuse des réformés. Le comte de Hohenlohe lui envoie de Strasbourg, les traductions françaises des ouvrages de Luther. Érasme lui écrit encore pour la remercier

1. Génin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême*. Manuscrits de Béthune.

2. Milagro! la vaca hizo una oveja. (Muret, *op. cit.*)

3. Mire agora! esta oveja pario un leone. (*Ibid.*)

de ce qu'elle fait pour les persécutés¹. Capiton, en lui dédiant son *Commentaire sur le prophète Osée*, s'écrie que la reine de Navarre est l'espoir des réformés et que tous les yeux sont fixés sur elle. Marguerite, en effet, ne se lassait jamais d'intercéder pour les siens auprès de François I^{er}; elle lisait à son frère des fragments des saintes Écritures et tâchait de le gagner à la cause de l'Évangile. Mais, de leur côté, les adversaires de la Réforme avaient un puissant allié. Louise de Savoie qui avait tant de pouvoir sur son fils, les soutenait ouvertement dans les conseils du roi. Aussi les sorbonistes demandent sans cesse de nouvelles poursuites et deviennent de plus en plus violents. Nicolas Doullon et de la Tour sont brûlés vifs, et comme la mort de quelques martyrs isolés ne suffit pas, on organise une persécution générale. Un concile réuni à Paris le 28 février 1528, condamne cette « peste terrible suscitée par Martin Luther », et qui a détruit la foi orthodoxe. Il ordonne aux évêques et à tous les catholiques de dénoncer les luthériens, pendant que les conciles de Lyon, Rouen, Sens, Bourges multiplient contre eux les accusations et les calomnies². Malgré cela, le roi, par méfiance des moines et par amour pour sa sœur, par sympathie pour les lettres, et quelquefois peut-être par intuition de la vérité, résistait encore aux persécuteurs.

1. « ... Tibi vero magis convenit gratias agere quam exhortationis admonere stimulos, ut, quod facis, bonas litteras ac viros sincere Christum amantes adversus quorumdam malitiosam improbitatem tueri pergas... » (Génin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême*.)

2. « Ils sont des devins, des enchanteurs, des sacrilèges! » (Merle d'Aubigné, *op. cit.*)

Il avait bien reçu l'impôt extraordinaire prélevé sur le clergé pour la rançon des enfants de France, mais il n'accordait pas en échange l'ordre d'extirper l'hérésie, comme l'avait espéré le cardinal chancelier Duprat. Il refusait d'ajouter foi aux accusations intéressées qui représentaient les réformés comme des sujets turbulents et rebelles, des sectaires, ennemis de l'ordre et de l'autorité; il redoutait plutôt les partisans de la puissance papale, les criaileries des moines, la haine violente de certains sorbonistes. Il paraissait même soutenir le courageux Berquin dans sa lutte contre la Sorbonne. Malgré les conseils de prudence que lui donnaient ses amis effrayés, Berquin, toujours en butte aux tracasseries du parti de la réaction, avait résolu d'attaquer à son tour. Il tira des écrits de Bêda douze propositions « manifestement impies et blasphématoires » et se chargea de prouver que leur auteur, le syndic de la Sorbonne, n'était pas chrétien. Le roi ordonna au recteur de l'Université de faire examiner les thèses incriminées et de les censurer si elles étaient contraires à la Bible. Or, Bêda venait de perdre devant la Faculté de théologie un procès contre Érasme qui avait relevé dans un pamphlet du syndic quatre-vingts mensonges, trois cents calomnies, quarante-sept blasphèmes! La Sorbonne craignait vivement que Berquin, protégé par le roi, n'obtint une nouvelle victoire, lorsqu'un événement aussi déplorable qu'inattendu vint mettre les réformés à la merci de leurs adversaires.

Le 31 mai 1528, la statue de la Vierge de la rue des Rosiers fut trouvée mutilée; les moines crièrent au

sacrilège et accusèrent les luthériens de complot contre la religion, de révolte contre l'autorité royale. François I^{er} reçut cette nouvelle à Fontainebleau où la cour se préparait à célébrer le mariage de Renée de France et du duc de Ferrare. Irrité au plus haut point, il ordonna de faire tout pour trouver le coupable; mais celui-ci ne put être découvert, peut-être parce qu'on n'avait pas fait d'enquête chez les moines dont cette mutilation servait si bien les intérêts. Le clergé organisa de nombreuses processions expiatoires; le roi fit amende honorable à la Vierge et remplaça solennellement la statue mutilée par une vierge d'argent; puis, comme il fallait profiter des nouvelles dispositions de François I^{er}, on brûla des hérétiques. A Paris, un pauvre batelier christaudin, à Vienne, un ancien cordelier, Etienne Rénier, moururent dans les flammes; à Meaux, Denis de Rieux subit l'affreux supplice de l'estrapade. Ces cruelles exécutions ne pouvaient assouvir la soif de sang des sorbonistes; ils voulaient une illustre victime. C'était Berquin, s'écriaient-ils, dont les doctrines funestes avaient provoqué le sacrilège commis le lendemain de la Pentecôte : il fallait par un châtement impitoyable épouvanter ses partisans et détruire les germes de l'hérésie! Berquin n'avait pas voulu fuir, il fut mis en accusation et emprisonné. Le roi était à Blois; Marguerite lui écrivit des lettres touchantes pour qu'il sauvât encore une fois la vie de l'héroïque gentilhomme : « ... pour ce, Monseigneur, disait-elle, que je say l'estime en quoy vous le tenez et le desir qu'il a et a tousjours eu de vous fere service, je ne crains vous supplier par lectre en lieu de la parole

qu'il vous plese en avoir pitié..... j'espère que la vérité qu'il fera apparostre rendra les forgeurs d'hérétiques plus maldisans et désobéissans à vous que zélateurs de la foy..... vous faisant... une très humble requeste; c'est qu'il vous plese avoir pitié du pouvre Berquin, lequel je connois ne souffrir que pour aimer la parole de Dieu et obéir à la vostre¹. » François I^{er} ne répondit pas aux supplications ardentes de sa sœur, peut-être croyait-il qu'on n'oserait pas prononcer la peine de mort contre son ancien favori. En effet, le Parlement condamna Berquin à la détention perpétuelle, mais celui-ci fit appel au roi. Alors poussés par la Sorbonne, les juges revinrent sur leur décision et condamnèrent Berquin au bûcher. Cette cruelle sentence fut exécutée le jour même, 22 avril 1529, afin que le roi ne pût être averti en temps utile et faire usage de son droit de grâce. La Sorbonne triomphait, elle croyait avoir anéanti la Réforme française. Or, en cette même année, un jeune homme, à peine âgé de vingt ans, converti à la foi chrétienne depuis quelques mois, après avoir étudié la Bible avec son cousin Pierre Robert Olivétan, enseignait la vérité à Orléans, puis à Bourges, et, selon Théodore de Bèze, avançait merveilleusement le royaume de Dieu. La Sorbonne ignorait encore Jean Calvin.

La reine de Navarre fut profondément attristée de la mort de Berquin, mais elle ne douta point de la victoire finale des témoins du Christ. Sa foi triomphante lui inspira un admirable petit poème que d'Aubigné considère à juste titre comme le cantique

1. Génin, *Nouvelles lettres de la reine de Navarre*.

des martyrs au XVI^e siècle. Marguerite demande à Dieu d'affermir ses serviteurs afin qu'ils prêchent en tous lieux l'Évangile, et, s'il ne veut point encore leur donner la victoire, de les recevoir au port du salut promis après la mort. Elle termine en exaltant la mort des martyrs¹ :

O que la Mort est heureuse
Qui les meine en sy beau lieu !
Helas ! qu'elle est glorieuse
De les faire enfans de Dieu !
Avance donc, Seigneur,
Tant doux support,
Leur donnant pour tout honneur,
Joyeuse Mort.

Resveille toy, Seigneur Dieu,
Fais ton effort
De venger en chacun lieu
Des tiens la Mort.

La vengeance qu'elle désirait, Marguerite l'obtint digne d'elle. Cédant à ses pressantes sollicitations François I^{er} se décida, en 1529, à créer deux chaires de langues anciennes; en 1530, il en créa trois autres; c'est ainsi que fut fondé le Collège de France. Cette fois, les clameurs de Bêda et de toute la Sorbonne furent impuissantes. Désormais l'enseignement libre et gratuit était institué; désormais le catholicisme devait apprendre à compter avec ces deux forces nouvelles dont il est l'irréconciliable ennemi : la lumière et la liberté.

1. Félix Frank, *op. cit.*, t. III, p. 128. Nous ne citons que la dernière des six strophes et le refrain de cette « chanson spirituelle ».

CHAPITRE II

La cruauté de François I^{er}, l'heureuse influence de la reine de Navarre. — Les prédications de Roussel au Louvre, fureur des Sorbonistes qui attaquent Marguerite elle-même. — Le Miroir de l'âme pécheresse, le discours du recteur Cop.

Bien des fois déjà, nous l'avons vu, Marguerite avait connu la tristesse et le deuil, et cependant Dieu lui réservait encore de douloureuses épreuves; elle allait être frappée dans ses plus chères affections. Au mois de juillet 1530, la reine de Navarre avait eu un fils, le prince Jean d'Albret; quelques mois après, ce petit enfant lui était ravi. Ce fut pour Marguerite « un fais dur à porter », mais elle avait « l'ayde de Nostre Seigneur » qui enleva toute amertume à ses larmes et guérit la blessure de son cœur brisé. Elle voulut même faire partager aux siens sa douce confiance, sa pieuse résignation. Je vous supplie, écrit-elle à son frère et à sa mère, « vous esjouir de sa gloire sans en prendre nulle tristesse¹ ». « Après qu'elle

1. Génin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême*, p. 269.

eust par une Chrestienne consolation, rapporte Sainte-Marthe, conforté le Roy Henri, son mary, par tous les coins des carrefours de nostre ville (d'Alençon), elle feist attacher des pappiers où estoient escriptes ces parolles : Le Seigneur l'avoit donné, le Seigneur l'a osté¹. »

L'année suivante, la reine de Navarre perdit sa mère. La duchesse d'Angoulême était depuis longtemps malade et craignait beaucoup la mort. Elle tient parfois des propos si tristes, écrit Marguerite à son frère, « qu'il n'y a nul qui les puisse porter ». Cependant elle voulait toujours s'occuper d'affaires et, dans l'espoir de guérir, « expérimenter » toutes sortes de remèdes. Mais sa fille, la voyant bien changée et près de sa fin, et « l'ayant admonestée de mettre son espérance ailleurs..., elle détourna son esprit de toutes autres pensées pour l'appliquer à se rendre Dieu propice². » Louise de Savoie mourut le 29 septembre 1531; quelque temps après, François I^{er} accomplissait l'acte le plus cruel peut-être de son règne, et sa sœur en était la victime. Sans pitié pour la douleur de Marguerite et du roi de Navarre, il exigea que Jeanne d'Albret, leur unique enfant, fût élevée loin d'eux à Plessis-les-Tours. Le seul motif qu'il pût invoquer pour cette séparation était la crainte chimérique d'une alliance entre l'Espagne et la maison d'Albret. Le roi de France méconnaissait ainsi de la manière la plus ingrate l'affection et la loyauté de son beau-frère et de sa sœur, rien n'excuse

1. Sainte-Marthe, *Oraison funèbre de la reine de Navarre*.

2. Génin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême*.

son indigne procédé. A l'occasion de la mort de Jean d'Albret, François I^{er} avait envoyé une lettre touchante à Marguerite : « Si avez porté la douleur des miens vostres premiers enfants morts, écrivit-il, c'est à moi de porter la vostre comme chose mienne¹. » François I^{er} agissait alors en bon frère; un an plus tard, il se conduisait en impitoyable tyran. La vie du roi du bon plaisir est toute remplie de ces déplorables contradictions. Malheureux sont les peuples que gouvernement de tels despotes. Trop souvent, hélas! sous l'ancienne monarchie française, le pouvoir absolu enivra ceux qui en furent les dépositaires et sembla détruire en eux tout sens moral.

Depuis leur mariage, le roi et la reine de Navarre avaient ordinairement habité le duché d'Alençon; à partir de 1531, ils demeurèrent de préférence dans le Béarn. Dès lors, les principales villes de ce pays, Pau, Nérac, Clairac, devinrent, comme l'étaient déjà Bourges et Alençon, de nouveaux refuges ouverts aux savants et aux novateurs. Marguerite ne se contentait pas de bien administrer les États que son frère lui avait confiés, en s'efforçant d'être « bonne mesnagière pour luy », elle y appelait et recevait avec honneur ceux qui aimaient les belles-lettres et voulaient vivre selon le pur Évangile. L'université de Bourges, en particulier, était, grâce à la protection de la reine de Navarre, un important foyer de lumière et de vie².

1. Génin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême*.

2. L'œuvre de rénovation scientifique et religieuse favorisée à Bourges par la reine de Navarre fut continuée par sa nièce Marguerite de France qui, par sa sagesse et ses bienfaits, mérita d'être appelée la Minerve de la France.

Le célèbre jurisconsulte Alciat y professait, attirant autour de sa chaire de nombreux auditeurs; les docteurs en théologie Chaponneau et Jean Michel y prêchaient l'Évangile « assez librement pour le temps », pendant que le savant Melchior Volmar enseignait les langues anciennes « avec singulière dextérité ». C'est à Bourges que Théodore de Bèze fit ses études littéraires; c'est là surtout que Calvin, venu pour entendre Alciat, et cédant aux sollicitations de Volmar « s'adonna à la cognoissance de la langue grecque : ce qui, rapporte Bèze, luy a servi depuis très grandement, et par conséquent à toute l'Église de Dieu¹ ». Mais l'heureuse influence de Marguerite n'était pas limitée par la faible étendue de ses États. La plupart des professeurs qui enseignaient au Collège de France étaient des protégés de la reine de Navarre; ce fut grâce à elle que l'évêque de Bayonne, Jean du Bellay, un ami de la Réforme, devint évêque de Paris, et elle fit aussi obtenir, en 1532, l'évêché de Rodez, au protonotaire d'Armagnac qui faisait alors « quelque profession de l'Évangile ». Quant aux amis qu'elle affectionnait plus particulièrement, elle les avait établis dans un asile sûr. En 1530, elle avait fait donner à Roussel la riche abbaye de Clairac; en 1531, elle fit venir Lefèvre à Nérac, afin de le soustraire une fois pour toutes aux persécutions des moines².

1. Th. de Bèze, *op. cit.*

2. « Le bon homme Fabry m'a escript qu'il s'est trouvé ung peu mal à Bloys, avecques ce qu'on l'a voulu fascher par delà. Et pour changer d'air, iroit volentiers voir ung amy sien pour ung temps, si le plaisir du Roy estoit luy vouloir donner congé. » (Marguerite à

Les sorbonistes, en effet, n'avaient pas un seul instant désarmé et s'efforçaient sans cesse d'obtenir quelque nouvelle condamnation ; c'est ainsi que Philippe Huant, en 1530, à Bordeaux, et Jean de Caturce, en 1532, à Toulouse, furent livrés aux flammes. Cependant, depuis le martyre de Berquin, depuis surtout la mort de Louise de Savoie, François I^{er} semblait redevenir favorable à la Réforme. Il constatait enfin que les protestants n'étaient pas des ennemis de la religion et de l'État, n'admettant ni la propriété ni le mariage, comme l'insinuaient des adversaires peu scrupuleux. D'ailleurs, son intérêt politique le rapprochait alors de l'Allemagne protestante. En 1532, il envoya Guillaume du Bellay faire des avances aux princes luthériens ligués à Smalkalde contre l'empereur, et, la même année, il signa un traité d'alliance avec Henri VIII qui venait de se séparer de Rome.

Les réformés reprenaient espoir et pouvaient de nouveau croire au prochain triomphe de leur cause. François I^{er} lui aussi était tout joyeux, car il pensait qu'avec le secours de ses alliés, il pourrait vaincre enfin l'empereur, son puissant rival. Il fit donner des fêtes splendides à l'occasion du Carnaval de 1533 et demanda au roi et à la reine de Navarre de venir prendre part aux réjouissances de la cour. C'est alors que Marguerite, désirant profiter des bienveillantes dispositions de son frère, résolut de faire annoncer publiquement l'Évangile à Paris. Les fêtes termi-

Montmorency. Fontainebleau, 1531. Génin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême*.) Marguerite obtint du roi le « congié » définitif de Lé-fèvre et put ainsi délivrer son protégé de ses ennemis acharnés.

nées, François I^{er} étant parti pour la Picardie, la reine de Navarre voulut que son aumônier Gérard Roussel prêchât au Louvre. Le succès des prédications de l'abbé de Clairac fut considérable, les auditeurs venaient par milliers entendre la Parole de Dieu ; à trois reprises, il fallut changer de local¹. Pendant tout le carême, Roussel prêcha ainsi, chaque jour, en présence du roi et de la reine de Navarre, expliquant simplement l'Écriture, annonçant le salut éternel que le Christ rédempteur donne gratuitement à tout croyant.

Tant de hardiesse de la part de Roussel avait, dès les premiers jours, indigné les adversaires de la Réforme, mais ils jugèrent plus prudent de ne pas attaquer un homme si puissamment protégé. Cependant les moines ne purent pas longtemps contenir leur colère, car le succès de la prédication évangélique menaçait trop sérieusement leurs intérêts matériels. Les docteurs en théologie, et toute la « troupe des scribes et des pharisiens sorbonistes » tinrent conseil et dénoncèrent Roussel à François I^{er}. Leurs plaintes furent vaines ; successivement, et pour des motifs divers, le roi, le chancelier Duprat, l'évêque de Paris, le président du Parlement refusèrent de les soutenir. Alors, exaspérés, les sorbonistes font prêcher dans tout Paris des sermons contre les nova-

1. « Gerardus tantâ hominum frequentâ Domini verbum prædicavit, ut nulla fere concio facta fuerit. quin hominum quatuor vel quinque millia adfuerint, adeo ut ter mutare locum coactus sit. Vix enim locus inveniebatur... qui satis capax esset. » (Pierre Siderander à Jacques Bédrot, 28 mai 1533. — Schmidt, *op. cit.*)

teurs. Les plus exaltés, notamment le professeur François Le Picart, ne se contentent pas de « vociférer contre les luthériens », ils attaquent l'évêque de Paris, le roi et la reine de Navarre, le roi de France lui-même et les accusent de favoriser la Réforme, tandis que Béda, le haineux syndic, excitant de son mieux ses impétueux orateurs, s'efforce de provoquer contre la peste hérétique un véritable mouvement populaire¹.

Craignant une émeute, Henri d'Albret, à l'instigation de Marguerite, informa le roi de ce qui se passait à la capitale et accusa les moines de fomenter la révolte par leurs violentes menaces et leurs discours fanatiques; de son côté, la Sorbonne dénonçait Roussel et ses partisans comme hérétiques. Pour éviter tout désordre, François I^{er} consigna chez eux les orateurs des deux partis, jusqu'à ce qu'une enquête eût été faite. Le fougueux Béda ne tint pas longtemps compte de cet ordre et chercha de nouveau à soulever la foule. Le roi fut vivement irrité en voyant à quel point on méconnaissait sa volonté, mais sa colère redoubla lorsqu'il apprit que la Sorbonne prétendait juger Roussel de la même manière que Berquin, et surtout lorsque l'enquête eut prouvé que Béda était le fauteur principal de l'agitation populaire. Comme il était sur le point de partir pour Marseille où il allait recevoir le pape Clément VII et la jeune Catherine de Médicis, il fit ajourner jusqu'à son retour le procès de Roussel et donna l'ordre au Parlement de juger sans retard les sorbonistes

1. Jean Sturn à Bucer. (Schmidt, *op. cit.*)

rebelles. Béda et Le Picart furent condamnés à vivre dans l'exil, à trente lieues au moins de la capitale.

L'effet produit par cet arrêt fut considérable; les théologiens de Sorbonne, stupéfaits, puis épouvantés, crurent à leur prochaine défaite. Mélanchthon rapporte que l'un d'eux mourut de rage¹. De leur côté, les amis de l'Évangile se réjouirent de cet acte de justice qui les plaçait dans une situation toute nouvelle et attestait les progrès de leur cause. Rousset reprit ses prédications en toute liberté, les moines augustins Courault et Bertault suivirent son exemple et annoncèrent hardiment la vérité dans les églises de Paris; enfin Jean Calvin commença, au nom de l'Écriture, à demander la Réformation complète de l'Église. Cependant les sorbonistes ne tardèrent pas à se ressaisir, la lutte recommença, très vive. Quelques étudiants luthériens avaient affiché une satire contre les docteurs condamnés et les professeurs du Collège de Navarre, en particulier contre le docteur Cornibus (Pierre Cornu) que sa plaisante éloquence avait rendu populaire. Les sorbonistes répondirent par un violent placard incitant le peuple de Paris à se soulever contre les hérétiques pour les conduire au bûcher, afin d'éviter lui-même le courroux du ciel. Chaque jour de nouveaux placards entretiennent et augmentent l'agitation; dans l'un d'eux, on ne craint pas de désigner nettement le prédicateur de la reine de Navarre. Bientôt, l'audace des factieux ne connaît

1. « Senex quidam theologus hanc contumeliam theologi ordinis adeo ægre tulit, ut delirio vitam amiserit. » (Mélanchthon à Spalatin, 22 juillet 1533. — Schmidt, *op. cit.*)

plus de bornes, et Marguerite elle-même, la protectrice de Roussel, est directement mêlée à la lutte par des adversaires fanatiques. Les sorbonistes savaient qu'elle soutenait partout les disciples de Luther, aussi l'appelaient-ils « l'Ève moderne par laquelle la nouvelle révolte entre dans le monde¹ » ; voyant que grâce à elle, le mouvement de réforme devenait de plus en plus menaçant pour eux, ils la haïssaient comme des moines savent haïr. Dans une assemblée contre la reine de Navarre, un cordelier extravagant alla jusqu'à proposer de l'enfermer dans un sac et de la jeter à la Seine. Le moyen était tout simple, quoique peut-être un peu trop violent, il offrait d'ailleurs quelque danger. Les docteurs jugèrent préférable d'agir autrement. Pour venger Le Picart, les professeurs du Collège de Navarre firent jouer par leurs élèves une farce aussi insolente que ridicule : la reine Marguerite qu'on y voyait tout d'abord occupée à filer sa quenouille, se transformait en « furie d'enfer » après avoir reçu l'Évangile que lui apportait Roussel représenté sous les traits d'une mégère. A peu près à la même époque, la Sorbonne vengeait son syndic en condamnant un poème de la reine de Navarre publié en 1533, à Paris, sous ce titre : *Le Miroir de tres chrestienne Princesse Marguerite de France, Roynne de Navarre, Duchesse d'Alençon et de Berry*².

Une première édition de cet ouvrage, *Le Miroir de lame pecheresse*, parue en 1531, à Alençon,

1. Merle d'Aubigné, *op. cit.*, t. II, d'après Florimond de Rémond, *Histoire de l'hérésie*.

2. Félix Frank, *op. cit.*, t. I, notice, p. 87.

sans nom d'auteur, n'avait pas provoqué d'opposition. La Faculté de théologie n'osa pas non plus attaquer alors les *Heures de la royne Marguerite* que l'évêque Guillaume Parvi avait traduites et fait imprimer en français; cependant l'évêque de Senlis, qui, il faut l'ajouter, était le confesseur du roi, avait, à la demande de Marguerite, « rongné une partie de ce qui estoit le plus superstitieux », notamment plusieurs prières à la Vierge et aux saints. Mais, en 1533, l'irritation de la Sorbonne était trop vive pour être plus longtemps contenue. *Le Miroir* racontait l'histoire d'une âme, l'âme de Marguerite. Esclave du mal, éplorée, se sentant perdue, elle cherche un Libérateur; et, lorsqu'elle a trouvé en Christ seul le parfait Sauveur qui, par son sacrifice et sa résurrection, a détruit l'Enfer et vaincu la Mort, rachetée, fortifiée, radieuse, elle se répand en actions de grâces.

« ... En terre gist sans clarté ne lumière
Ma chetive ame, esclave et prisonnière,.....
En moy je sens la force du peché,...

(Rom. vii) Ce que Dieu veult, je ne le puis vouloir;
Ce qu'il ne veult, souvent desire avoir :.....
 Qui sera ce qui me delivrera,.....
Car il n'y a homme, ny saint, ny ange,
Par qui le cœur jamais d'un pecheur change.....
 Gardez mon cœur, mon frere, mon amy,
Et n'y laissez entrer vostre ennemy.
O mon bon frere, enfant ¹, pere et espoux,
Les jointes mains humblement à genoux,

1. Allusion à cette parole du Christ rapportée par Matthieu xii, 50 : « Quel que soit celui qui ait fait la volonté de mon père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère. » (Cf. Félix Frank, *op. cit.*, t. I, *Le Miroir*, p. 25.)

Grâces vous rendz, mercy, gloire et louenge,....
Mettant du tout en vous seul ma fiance.

.....

(Matth. iv) O *Jesus Christ*, des ames vray pescheur,....
Plus je ne crains de nulle estre defaite,
Car du tout est justice satisfaite¹... »

.....

Il n'y avait rien qui fut contraire à l'Évangile dans ce livre presque entièrement composé de passages bibliques traduits en vers, aussi fut-il accueilli avec enthousiasme par les protestants². Mais, pour les « pharisiens » catholiques, un tel ouvrage était évidemment hérétique, c'était un « livre affreux », et pour ce qu'il contenait, et surtout pour ce qu'il ne contenait pas, « n'y estant fait mention aucune, dit Th. de Bèze³, de saints, ny de saintes, ny de mérites, ny d'autre purgatoire que le sang de Jésus-Christ, et mesme la prière ordinairement appelée le *Salve regina*, y estoit appliquée en françois à la personne de Jésus-Christ⁴... » Le poème de Marguerite

1. *Le Miroir*, p. 16, 17, 18, 20, 29, 58.

2. Marguerite y parle d'un bout à l'autre en adepte convaincue des dogmes et des principes de la Réforme; elle y révèle non seulement les mêmes méthodes, mais aussi les mêmes habitudes d'esprit qui caractérisaient les partisans de la révolution religieuse; elle y use de leur vocabulaire et de leurs formules préférées. (Lefranc, *op. cit.*, *Bulletin*, 1897, p. 20.)

3. *Histoire ecclésiastique*, *op. cit.*

4. En même temps que *le Miroir de l'âme*, la reine de Navarre avait publié une *Oraison a nostre seigneur Jesuchrist*... qu'elle avait fait précéder du *Salve regina* traduit selon l'Évangile. Pour montrer combien nettement elle avait abandonné la croyance fabriquée de toutes pièces par l'Église de Rome, nous citons, d'après F. Frank

fut donc condamné; d'ailleurs, et ce seul motif aurait suffi, n'avait-il pas été publié sans l'autorisation de la Sorbonne?

La reine de Navarre avait supporté assez facilement les outrages et même les « folies » des moines, il n'en fut pas ainsi de la censure de la Faculté; ce n'était plus seulement une offense personnelle, c'était la condamnation directe des doctrines évangéliques qu'elle professait, elle s'en plaignit à son frère. Cette audace des sorbonistes qui ne craignaient pas d'attaquer un membre même de la famille royale, indigna extrêmement François I^{er}. Il se sentit atteint lui-même par les injures que sa sœur avait dû souffrir et ordonna la punition immédiate des coupables. Le fanatique cordelier qui avait demandé l'assassinat de la reine faillit subir lui-même la peine qu'il avait si impudemment proposée, il n'obtint d'avoir la vie sauve que grâce à la généreuse intervention de Mar-

(*Les Marguerites*, t. I, appendice), le *Salve* de Marguerite avec, en regard, le texte du *Salve regina* :

Salve Regina, mater misericordiae,
vita, dulcedo et spes nostra, salve.

Ad te clamamus, exules filii Evæ, ad
te suspiramus gementes et flentes in
hac lacrymarum valle.

Eia ergo, advocata nostra, illos tuos
misericordes oculos ad nos converte.

Et Jesum, benedictum fructum ven-
tris tui, nobis post hoc exilium ostende.

O clemens, o pia, o dulcis Virgo
Maria.

Je te salue Jesuchrist roy de mise-
ricorde. Je te salue nostre vie, nostre
douceur et nostre esperance.

Nous qui sommes les fils d'Eve : ban-
niz, criens à toy. Nous souspirons à toy,
gemissantz et plourantz en cette vallee
de misere.

Avant doncques, nostre médiateur, con-
vertiz tes yeulx misericordieux a nous.

O benoist Jesus, monstre nous la face
de ton pere apres cest exil.

O clement, O pitoyable, O doux Jesu-
christ.

Marguerite ne mutilait pas la vierge, comme on l'avait fait en 1528, mais elle protestait à sa manière contre la mariolâtrie catholique, en remettant Jésus-Christ à la place que l'Église romaine lui avait ravie.

guerite; plusieurs écoliers du Collège de Navarre et leurs régents furent emprisonnés; quant à la Sorbonne, il lui parut sans doute que *le Miroir* ne contenait plus aucune proposition hérétique, car elle révoqua le décret de censure et pria le roi d' « agréer les excuses de l'Université ».

Dans cette sévère leçon infligée aux ennemis de Marguerite, les réformés virent un nouvel et puissant encouragement donné aux amis de l'Évangile et se plurent à penser que le roi, malgré son entrevue avec Clément VII, demeurerait favorable à leur cause. Cet espoir fut déçu; François I^{er} n'était déjà plus dans les mêmes dispositions qu'au moment de son départ; il revint de Marseille portant des bulles papales contre les luthériens. Le Parlement n'attendit même pas le retour du roi pour recommencer les poursuites. Huit jours à peine après le cruel désaveu que la Sorbonne avait dû se donner à elle-même, une occasion si propice de vengeance se présenta, qu'on n'eut garde de la laisser échapper. Le jour de la Toussaint, Nicolas Cop, le nouveau recteur de l'Université, prononça une harangue dans le temple des Mathurins, c'était l'usage établi. Mais, dans cette « oraison, qui, dit Th. de Bèze, luy avoist esté bastie par Calvin d'une façon toute autre que la coustume n'estoit », le docteur Cop eut le courage d'exposer sous une forme suffisamment claire, la doctrine de la justification par la foi. Des poursuites immédiates furent demandées contre lui, le recteur ne dut son salut qu'à la fuite;

1. Merle d'Aubigné, *op. cit.*

2. « ... orationem de more habuit, in qua cum interspesisset pau-

quoique sa tête eût été mise à prix, il put se réfugier à Bâle. Les moines durent chercher une autre proie et tournèrent leur fureur sur Calvin qui cependant parvint aussi à leur échapper, grâce à la protection de la reine de Navarre¹. Alors fut organisée une persécution générale. François I^{er} permit à Bêda de revenir à Paris, et envoya de Lyon l'ordre d'agir avec rigueur contre les hérétiques, peut-être croyait-il que les sorbonistes avaient besoin d'être stimulés. En quelques semaines, plus de trois cents luthériens furent arrêtés; on mit en accusation Courault, Bertault, Roussel, et, comme deux témoins suffisaient pour convaincre un homme d'hérésie et le faire condamner à mort², les bûchers recommencèrent une fois de plus à s'allumer pour de nouveaux martyrs.

lula de fide justificante, in tale discrimen venit per theologos, ut fugâ sibi consuluerit... » (Schmidt, *op. cit.* — Bucer à Ambroise Blaarer, 18 janvier 1534.)

1. Puaux, *Histoire de la Réformation française*, t. I, p. 101. — Calvin demeura quelque temps au château de Hazeville, près de Mantes; puis, sous le nom de Charles d'Espeville, il se rendit à Angoulême chez son ami le chanoine Louis du Tillet.

2. Bucer à Blaarer, lettre citée.

CHAPITRE III

Tentative de conciliation entre les catholiques et les luthériens ; l'affaire des placards. — Calvin et Lefèvre à Nérac, le mysticisme de Marguerite et de l'évêque d'Oloron. — La reine de Navarre demeure l'amie dévouée des réformés ; elle est pour son frère une aide précieuse dans les affaires politiques. — La transformation et la prospérité du Béarn ; les dernières années de Marguerite.

L'entrevue de Marseille avait eu lieu en octobre 1533 ; en janvier 1534, le roi de France, à Bar-le-Duc, traitait avec les princes luthériens d'Allemagne. Ce nouveau changement de François I^{er} ne lui permettait plus de continuer en France la persécution contre les protestants. Bêda, qui attaquait tous les professeurs séculiers que le roi avait appelés à Paris, qui demandait le supplice de Roussel et des autres prédicateurs évangéliques, fut la première victime de sa propre violence. D'abord réduit au silence par Roussel dans une dispute qui eut lieu sur l'ordre du roi, convaincu ensuite du crime de lèse-majesté après la découverte d'un pamphlet diffamatoire qu'il avait écrit contre François I^{er}, il fut arrêté à son tour et relégué au Mont-Saint-Michel où il mourut. Le

procès de Roussel et de ses amis, dont la reine de Navarre plaidait la cause avec chaleur auprès de son frère, se termina par la mise en liberté des trois accusés. Comme l'avait espéré Marguerite, le roi trouva que Roussel était « digne de mieulx que du feu », n'ayant « jamais tenu opinion pour le mériter, ny quy sente nulle chose hérétique ».

De tels événements étaient bien faits pour inspirer les plus vives craintes au parti de la réaction; aussi Nicolas Cop, annonçant le 5 avril 1534 à son ami Bucser cette double nouvelle : Béda en prison, Roussel délivré, parle-t-il du trouble et de la consternation des docteurs sorbonistes. Ceux-ci allaient bientôt avoir de nouveaux et plus graves sujets d'alarmes. Depuis quelque temps, François I^{er} songeait à faire une tentative de conciliation entre les catholiques de France et les protestants d'Allemagne. Les deux partis religieux, unis au moyen de concessions réciproques, auraient formé une Église qui, tout en conservant l'organisation du catholicisme, mettrait à sa base les doctrines de la Réforme. Les dernières hésitations du roi disparurent devant les pressantes instances de sa sœur, de l'évêque de Paris, de Guillaume du Bellay, son conseiller privé. Dès le mois de juillet 1534, il entra en négociations avec les réformateurs allemands et « délibéra de faire venir en France, et d'ouïr en présence ce grand et renommé personnage Philippes Mélanchthon¹ ». La reine de Navarre comptait beaucoup sur le doux et pacifique réformateur pour gagner définitivement son frère à la cause évangélique. Elle

1. Th. de Bèze, *op. cit.*

était déjà elle-même en rapports directs avec Mélanchthon qui, la considérant comme l'une des « nourrices des studieux de l'Évangile¹ », lui avait demandé de venir en aide au jeune Claude Baduel, arrêté dans ses études par « l'iniquité de la fortune ». Peu de temps après l'envoi de sa lettre à Marguerite, Mélanchthon lui écrivait encore, mais cette fois par l'intermédiaire de l'abbé de Clairac, et lui faisait connaître les points les plus importants du projet de conciliation.

Les pourparlers engagés pour rapprocher les partis religieux paraissaient être près d'aboutir; le roi était de plus en plus disposé à répudier le dogme romain, à réduire la puissance ultramontaine, à corriger les mœurs de la « sainte Église »; la fraude grossière et scandaleuse découverte vers cette époque dans un couvent d'Orléans² et dont le retentissement fut

1. Génin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême* : « Sanctissimus propheta Esaias, laudans hoc genus eleemosynarum, inquit reginas futuras nutrices studiosorum Evangelii. In quo numero te jam dudum per totum orbem terrarum Ecclesia collocat, et recensebit ad posterum universa Ecclesia. » (Mélanchthon à la reine de Navarre, juin 1534.)

2. La femme du prévôt d'Orléans, suspecte de luthéranisme, avait voulu être ensevelie « sans aucune pompe ny despense accoustumée ». Furieux, les cordeliers prétendirent que son âme était damnée, et en effet, l'église où avait été inhumée la prévôte fut désormais hantée par un esprit qui, pendant les offices, criait, gémissait et faisait un effroyable tintamarre. Interrogé par un exorciste, l'esprit déclara qu'il fallait déterrer le corps. Les moines croyaient déjà tenir leur vengeance; malheureusement pour eux, à la demande du prévôt, une enquête eut lieu qui dévoila complètement la supercherie : c'était un jeune moine qui, sous la voûte de l'église, jouait le rôle d'âme de la prévôte.

immense, avait une fois encore démontré même aux plus irrésolus la nécessité urgente d'une sérieuse réforme; il semblait que l'Évangile allait enfin triompher : c'est alors que l'affaire des placards¹ vint, comme en 1528 celle de la mutilation de la Vierge, détruire et changer en deuil les espérances de concorde et de paix. Le despote irrité qui gouvernait la France oublia tout pour ne songer qu'à l'affront fait à son orgueil; roi du bon plaisir, il ordonne d'exterminer ses sujets hérétiques; Père des Lettres, il décrète la suppression de l'imprimerie; les autodafés se multiplient « avec un appareil plus digne d'une horde de sauvages que d'une nation civilisée », le drame sanglant succède à la comédie sacrilège, et, dans une procession sinistre, le chant des prêtres étouffe la voix mourante des martyrs.

Pendant que toutes ces atrocités se commettaient à Paris, la reine de Navarre continuait dans ses États l'œuvre de protection et d'évangélisation qui lui était chère. Elle faisait annoncer la Bonne Nouvelle par son chapelain, elle ouvrait des écoles pour les enfants du peuple, et recevait dans sa petite cour de Nérac les savants et les réformés qui fuyaient la persécution. Elle était, dit l'historien Olhagaray, « l'œillet précieux... de qui l'odeur avait attiré en Béarn, comme le thym les mouches à miel, les meilleurs esprits de l'Europe ». C'est à Nérac que, dans les premiers mois de l'année 1534, Marguerite reçut la

1. Pendant la nuit du 18 au 19 octobre 1534, on afficha dans les carrefours de Paris, et même sur les murs du palais du roi, des placards où la messe était violemment attaquée.

visite de Calvin. Celui-ci vint d'Angoulême passer quelques jours auprès de sa protectrice et de son ami Roussel dont il admirait la piété, mais il désirait surtout voir Lefèvre qu'il ne connaissait pas encore. Ainsi se rencontrèrent les représentants de deux époques de la Réforme. Avec l'un, c'était la faiblesse, la prudence outrée pouvant conduire à la lâcheté comme l'avait prouvé l'exemple de Briçonnet; époque où la foi timide et mystique cherche à temporiser, à s'accommoder, à remplacer le dogme catholique par la doctrine évangélique, tout en conservant les formes, les cérémonies extérieures considérées comme indifférentes. Avec l'autre, c'était la fermeté, la hardiesse, l'activité; époque où la foi chrétienne, rajeunie, débordante, et courageuse sort enfin des cadres vermoulus du catholicisme, où selon l'expression évangélique le vin nouveau fait éclater les vieilles outres. « Avec Lefèvre, c'est une école qui finit dans la tristesse; avec Calvin, c'est une Église qui commence dans l'enthousiasme¹. » Toute transaction avec l'Église romaine est aussi inféconde qu'impossible, il faut rompre avec elle, et déjà Calvin voit s'élever l'Église de l'avenir que bientôt l'*Institution de la religion chrétienne*, avec la logique rigueur d'un système philosophique, montrera fondée sur l'inébranlable roc de la Parole éternelle de Dieu. La foi vivante du jeune réformateur dut profondément émouvoir le vieux Lefèvre qui reconnaissait et déplo-rait lui-même sa propre faiblesse; par une sorte de

1. Calvin à Nérac. Cours fait à la Faculté de Montauban par M. le professeur Doumergue, 6 janvier 1893.

révélation divine, le doux et vénérable docteur d'Étapes reconnu en Calvin celui que Dieu avait choisi « pour restaurer en France le royaume du ciel ». Trois ans après, en 1537, Lefèvre terminait paisiblement à Nérac sa longue carrière, pleuré de tous et particulièrement de Marguerite, « laissant son corps à la terre, ses biens aux pauvres, son esprit à Dieu », et ne regrettant qu'une chose, « d'avoir eu la faiblesse de se tenir dans un asile, loin des lieux où se gagnent les couronnes des martyrs¹ ».

Selon Brantôme, dont les allégations sont confirmées par d'autres auteurs, la concorde n'aurait pas toujours régné d'une façon parfaite, du moins pendant un certain nombre d'années, entre la reine de Navarre et Henri d'Albret. Marguerite, ses lettres semblent l'attester, avait quelques raisons de suspecter la fidélité de son mari. Peu de temps après son mariage, elle se plaint auprès de Montmorency, de ce que le roi de Navarre, durant ses longues absences, la néglige et ne lui écrit point : « J'ay congneu, dit-elle, que vous estes trop meilleur parent que le roy de Navarre n'est bon mary;..... puisque vous y estes, écrit-elle ailleurs, en recommandant son mari au grand-maitre, je n'ay point de peur que tout n'aille bien, sinon que vous ne le puissiés garder d'aimer les dames espagnoles²... » De son côté, Henri d'Albret, quoique infidèle lui-même, ne voyait pas sans quelque jalousie les hommages enthousiastes dont la reine était l'objet de la part de ses

1. Puaux, *Histoire populaire du protestantisme français*.

2. Génin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême*. Blois, 1530.

protégés ; il s'offensait de ces jeux élégants qui étaient pourtant le divertissement favori de cette époque où François I^{er} s'efforçait de remettre en honneur les institutions de la chevalerie. Les déclarations poétiques, indiscrètes parfois, que recevait Marguerite, irritaient l'esprit ombrageux et violent de son mari ; celui-ci ne pouvait comprendre cette union intellectuelle des âmes rendues sœurs par un même amour des lettres. Cependant la moralité de Marguerite était au-dessus de toute contestation ; pendant la vie de cette princesse, remarque Génin dans son premier volume de *Lettres*, il ne se produisit « pas l'ombre d'un soupçon sur la pureté de ses mœurs. » Marguerite savait fort bien se tenir en garde contre les admirateurs trop empressés ; Rabelais en lui dédiant « la tierce partie des faits joyeux du bon Pantagruel », parle de son « Esprit abstrait, ravy et estatic », et le « gentil Marot » rappelle son « nenny avec un doux sourire ».

Au point de vue religieux, il s'éleva aussi entre les deux époux de fort graves dissentiments. Tout d'abord, Henri d'Albret, entraîné sans doute par Marguerite, se montra favorable aux idées nouvelles. C'est ainsi qu'en 1533, pendant l'absence de François I^{er}, il autorisa Roussel à prêcher au Louvre et suivit lui-même régulièrement les prédications évangéliques ; quand l'aumônier de Marguerite fut attaqué, il le défendit auprès du roi, ne voulant pas que Roussel fut, comme Berquin, victime de la cruauté des sorbonistes. A Pau, il assistait aux mystères bibliques que la reine faisait représenter au château ; il aurait même pris part une fois, dit

Florimond de Rémond, à un service de Sainte-Cène qui fut célébré en secret dans les souterrains de la Monnaie. Mais, sous l'influence de Montmorency¹, un ardent catholique, les dispositions du roi de Navarre se modifièrent, il devint peu à peu hostile à la Réforme et finit par voir de mauvais œil l'hérésie de sa femme. Au dire d'Hilarion de Coste, il s'oublia parfois au point de manifester son mécontentement par des actes de brutalité qui rendirent nécessaire l'intervention de François I^{er}. Celui-ci, rapporte Brantôme, fit venir Henri à la cour « parla bien à luy, le rudoya fort et le menaça pour honorer si peu sa femme et sa sœur » ; il manda ensuite Marguerite et la gronda² en lui recommandant plus de modération. Plus tard, le roi de Navarre revint à des sentiments plus bienveillants envers les protestants et parut de nouveau partager les idées religieuses de sa femme. Ainsi se rétablit le bon accord entre les royaux époux qui purent désormais contribuer ensemble par de sages réformes à rendre le pays de Béarn à la fois plus éclairé et plus prospère.

La terrible explosion de colère provoquée chez le roi par la malheureuse affaire des placards remplit d'épouvante la douce reine de Navarre, la répression

1. Sainte-Marthe s'indigne contre « l'ingratitude scythique » de ces protégés de Marguerite qui s'efforçaient de « luy faire encourir la male grâce du Roy, son frère, et de l'autre Roy, son mary ». (*Oraison funèbre.*)

2. Florimond de Rémond, qui donne ce dernier détail, ajoute que Marguerite « répondit en catholique » ; mais peut-être est-il bon de remarquer que Génin lui-même considère cet auteur comme un historien sans autorité, fanatique, et ne sachant se garder contre l'esprit de parti.

barbare qui suivit la consterna. Elle fut d'ailleurs attaquée elle-même; Montmorency ne craignit pas de se déshonorer en la signalant au roi comme hérétique. Cette fois, François I^{er} sut répondre et imposer silence à l'ingrat protégé de sa sœur. « N'en parlons pas, dit-il, elle m'aime trop et ne prendra jamais de religion qui préjudicie à mon Estat. » Mais Marguerite avait été très vivement impressionnée, elle ne put jamais reprendre complètement confiance. Elle n'osa plus travailler d'une manière active à répandre l'Évangile et s'efforça de cacher ses véritables sentiments religieux. Ainsi, la crainte qu'elle avait de déplaire à son frère¹, la douceur et la faiblesse de son caractère toujours indulgent qui lui permettait de passer si facilement des sujets les plus graves à des occupations parfois frivoles, et surtout, la tendance mystique de son esprit, empêchèrent Marguerite d'abjurer ouvertement le catholicisme quoique au fond du cœur, elle conservât la foi évangélique. A l'exemple de son aumônier Roussel, elle s'accommoda et crut qu'il était possible de « servir Dieu intérieurement », tout en participant à la plupart des cérémonies romaines considérées d'ailleurs comme n'ayant pas une grande importance².

1. « Pour cela, dit Brantôme à propos de la devise de Marguerite, la soupçonnoit-on de la religion de Luther. Mais, pour le Respect et Amour qu'elle portoit au Roy son Frère,... elle n'en fit jamais aucune Profession ny Semblant; et si elle la croyoit, elle la tenoist tousjours dans son Ame fort secrette, d'autant que le Roy la haïssoit fort; disant, qu'elle, et toute autre nouvelle Secte, tendoient plus à la Destruction des Royaumes, des Monarchies et Dominations, qu'à l'édification des Ames. » (Brantôme, *op. cit.*, p. 334. — Voir plus haut, p. 19.)

2. « ... voire mesme la royne de Navarre commença de se porter

En 1536, Marguerite fit obtenir à son prédicateur l'évêché d'Oloron, ce qui valut à Roussel de la part de Calvin une lettre énergique et sévère. Jean Calvin se trouvait alors à Ferrare auprès de la duchesse Renée de France, une amie de l'Évangile, et dont la petite cour était en Italie ce qu'était en France celle de Marguerite de Navarre, un asile ouvert à tous ceux qui étaient persécutés pour leur foi. Il blâma vivement l'inconséquence de Roussel qui se faisait le complice des abus du catholicisme par cette acceptation d'un bénéfice de l'Église papale, et appela sa défection une véritable calamité, en déclarant qu'il ne pouvait plus le tenir « ni pour chrestien ni pour homme de bien¹ ». Peu de temps après, Calvin se rendait à Genève où il resta; et peut-être lorsqu'il entendit la voix éclatante de Farel, en ce moment décisif où ses dernières hésitations furent enfin vaincues, où il accepta le poste de combat qui lui était offert au nom de Dieu, peut-être se souvint-il de ce qu'il venait d'écrire à son « ancien ami », l'évêque d'Oloron. Nous ne croyons pas cependant que les reproches faits à Roussel puissent être tous justifiés, sinon celui de faiblesse, du moins celui de mauvaise foi. Roussel a droit au respect de ceux que l'Évangile a véritablement affranchis du joug de Rome, et même de ses adversaires; il était compatissant et charitable, les pauvres l'appelaient leur père, il aimait la jeu-

tout autrement, se plongeant aux idolâtries comme les autres, non pas qu'elle approuvât telles superstitions en son cœur, mais d'autant que Ruffi et autres semblables luy persuadoyent que c'estoient choses indifférentes. » (Th. de Bèze, *op. cit.*, t. I, p. 13.)

1. Épttre de Calvin, reproduite en partie par Schmidt, *op. cit.*

nesse et la voulait instruite, il prêchait la parole de Dieu, il fut le modèle des évêques catholiques. Assassiné par un fanatique, pendant qu'il prêchait, c'est-à-dire au champ d'honneur, et mort victime de sa foi, il fut lui aussi un martyr. Il n'avait pas, semblait-il, introduit de nombreuses réformes dans son diocèse, en réalité, il avait préparé les voies à la Réforme.

L'apparente catholicité de la reine de Navarre ne trompa point ses ennemis qui continuèrent à voir en elle une hérétique, aussi bien Marguerite leur donna fréquemment de nouvelles raisons de croire qu'elle était demeurée favorable aux réformés. En 1535, François I^{er}, afin de ramener à lui les princes luthériens que sa cruauté à l'égard des protestants de France avait indignés, s'excusait en prétendant qu'il avait frappé non pas des hérétiques, mais des brouillons et des révoltés. C'est alors que, suivant les conseils de Marguerite¹ et des frères du Bellay, il résolut d'appeler Mélanchthon en France et envoya lui-même, directement, au célèbre réformateur, cette lettre étonnante où il lui demandait de venir conférer avec les théologiens de Sorbonne sur le moyen « d'apaiser les altercations que la doctrine chrétienne a fait naître », et de rétablir la sublime harmonie de l'Église².

1. « Marguerite de Valois Roïne de Navarre, sœur du Roy François I^{er}, désireuse de voir en France Philippe Mélanchthon, elle obtint du Roy son frère..., que Mélanchthon peut venir en deça pour conférer avec les docteurs de Paris sur plusieurs points de la Religion... » (Document tiré d'un recueil de censures de la Faculté de théologie et publié par M. Weiss, *Bulletin du protestantisme*, 15 juin 1897, p. 312 : « Pourquoi Mélanchthon ne vint pas à Paris en 1535. »)

2. Merle d'Aubigné, *op. cit.*, t. IV, p. 509. — La lettre du roi est datée du 27 juin 1535.

Était-il sincère en parlant de réformer l'Église, ses sentiments s'étaient-ils encore une fois modifiés ? Il est difficile de le croire sérieusement en songeant aux bûchers qui se dressaient encore en France, en se rappelant aussi le froid accueil fait à cette Épttre éloquente où Calvin dédiant son *Institution chrétienne* à François I^{er} prenait ardemment la défense de ses frères persécutés et prouvait que « faussement et calomnieusement les plus loyaux subjects estoient chargés des crimes d'hérésie et de rébellion¹ ».

Ces projets de conciliation échouèrent², mais l'amour de la reine de Navarre pour les disciples de l'Évangile n'en fut point refroidi. En 1536, elle intervint en faveur des Vaudois de Provence, et c'est peut-être par ses prières au roi que fut quelque temps retardé le massacre abominable dont les Vaudois furent en 1545 les innocentes victimes.

Vers la même époque, en 1536 ou 1537, elle fit donner à Toulouse la charge d'Inquisiteur de la foi à Louis Rochette ; c'est à tort évidemment que Bèze voit en celui-ci un furieux jacobin, puisqu'il fut brûlé vif comme hérétique, le 10 septembre 1538, à Toulouse³. En 1537, elle reçut à Paris des députés de Bâle, Berne,

1. Th. de Bèze, *op. cit.*, t. I, p. 14. — L'Épttre de Calvin portait la date du 1^{er} août 1535.

2. L'Électeur de Saxe refusa de laisser partir Mélanchthon ; d'ailleurs, la Sorbonne, opposée à tout débat public, fit représenter au roi « que cette conférence vocale seroit périlleuse, et qu'elle se feroit avec moins de danger par écrit ». (Document publié par M. Weiss, *Bulletin du protestantisme*, 1897, p. 313.)

3. Th. de Bèze, *op. cit.*, t. I, p. 14, 15. — Génin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême*, p. 355, 356, d'après Lafaille, *Annales de Toulouse*, t. II, p. 109.

Strasbourg, é, avec eux, elle alla « solliciter la clémence royale pour les protestants emprisonnés¹ ».

Plus tard, en 1541, elle fut en même temps que son frère, publiquement accusée d'hérésie par l'évêque de Condom, Erard de Grossoles. Il est probable que ces attaques eurent pour cause l'amnistie générale accordée aux Vaudois par François I^{er}, à la suite du rapport très favorable présenté par le seigneur de Langey sur les prétendus criminels de Provence. Quoi qu'il en soit, Marguerite, non par désir de vengeance, mais pour faire respecter son frère², demanda une enquête contre les coupables, et, à cette occasion, tout en se défendant d'être sacramentaire, elle révéla une fois de plus ses véritables sentiments, une profonde sympathie pour les réformés, dans cette phrase d'une lettre, adressée au roi lui-même : « Dieu merci, Monseigneur, nul des nostres n'ont esté trouvés sacramentaires, combien qu'ils n'ont guères porté maindres peines; et ne me puis garder de vous dire qu'il vous souviengne de l'opinion que j'avois que les vilains placards estoient faits par ceux qui les cherchent aux aultres³. » Comme l'évêque de Condom

1. Génin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême*, notice, p. 64.

2. La généreuse Marguerite ne haïssait point ses ennemis : « Quant au fait de M. de Condom, écrit-elle au roi, je vous supplie de croire que je suis tant ungnie à vous que je ne puis désirer mal à ceux qui m'en font. Et si aultre que moy n'estoit offensé, j'aurois plus de plesir à pardonner que à pugnir. Mais votre offense ne se peult oublier de ceux qui n'ont que vous davant leur (*sic*) yeux... » (Génin, *Nouvelles lettres de la reine de Navarre*, p. 196; cf. *Lettres de Marguerite d'Angoulême*, p. 312.)

3. Génin, *Nouvelles lettres de la reine de Navarre*, p. 197. Nérac, fin décembre 1541.

avait été envoyé à Blois, ses partisans résolurent de le venger. Par bonheur, la reine de Navarre fut avertie que l'on usait « fort de poisons de ce costé là... », elle pria son mari « que l'on eslongnast... ceulx qui estoient audict évesque », et il fut défendu à tout étranger de pénétrer dans les offices. Marguerite connaissait trop la haine violente de ses ennemis pour qu'il fût nécessaire de lui recommander la prudence, elle le prouve dans ce passage d'une lettre à M. d'Izernay, intendant de la maison de Jeanne d'Albret : « L'invention que l'on dit que les moynes ont d'empoisonner en ce pays, écrit-elle, c'est dedans l'encens, duquel je ne dooy point avoir de peur... » Elle était en effet très souffrante en ce moment, et ne sortait pas, c'est ainsi qu'elle dut faire célébrer au château la fête de Noël¹. Grâce aux précautions prises, un complot contre la vie de la reine put être découvert à temps. Lascurre, le principal coupable, auteur du projet d'assassinat, prit la fuite, mais l'un de ses complices fut arrêté et fit des aveux. « Ce prisonnier, écrit Marguerite à son frère, en avril 1542², pour cuider eschapper, proumettoit des choses si difficiles, que le roy de Navarre ne s'est fié ny en ses proumesses ny en ses larmes. Et sa raison, c'est que puis qu'il a si librement confessé avoir deslibéré de nous empoisonner, qu'il y a chouse plus grande. »

Marguerite était si généreuse, qu'elle supplia son

1. Génin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême*, p. 372, 373. Nérac, 29 décembre 1541.

2. Génin, *Nouvelles lettres de la reine de Navarre*, p. 211, 212. Nérac, après Pâques qui, en 1542, fut le 9 avril.

frère de l'autoriser à faire grâce au coupable et, cette fois encore, elle eut la joie de pardonner. Les injures, les menaces, les entreprises criminelles ne pouvaient pas plus la contraindre à la haine de ses adversaires qu'à l'abandon de ses protégés. Elle ne chercha point à se venger des moines qui étaient ses ennemis mortels, et qu'elle ne cessa jamais de craindre¹, elle se contenta de faire connaître dans ses *Contes* leur égoïsme, leur méchanceté, leurs débauches. Pour les réformés, elle continua d'être l'amie dévouée qui les soutenait de tout son pouvoir. En 1541, elle fit suspendre de ses fonctions le second président de Bordeaux, de Calvimont, un persécuteur. L'année suivante, elle obtint que le luthérien André Mélancthon, enfermé dans les prisons de l'évêque d'Agen, fût transféré à Bordeaux, où il put être plus facilement délivré². En 1546, nous la voyons encore intercéder « pour le pays de Rouargue³ ». Génin lui-même pense que c'est pour une affaire d'hérésie⁴. Elle sup-

1. Elle se méfiait aussi de la Sorbonne, comme le montre cette recommandation faite à son frère, en 1541, à propos du plaisir qu'elle éprouve à lire ses lettres : « Ne croy pas qu'il y ait saint en Paradis qui me seult tant donner de consolacion. Mais, s'il vous plect, cette parole ne sera entendue de la Sorbonne, car il ne pourroient entendre quelle amour et révérence vous porte vostre... Marguerite. » (Génin, *Nouvelles lettres de la reine de Navarre*, p. 194.)

2. Th. de Bèze, *op. cit.*, p. 16, 17. — Cf. Florimond de Rémond.

3. Génin, *Nouvelles lettres de la reine de Navarre*, p. 259. 1546.

4. Génin voit dans l'amitié de Marguerite pour le cardinal d'Armagnac, une preuve contre ceux qui soutiennent « l'hérésie intérieure et persistante de la reine de Navarre ». Il oublie que le cardinal était aussi en bonnes relations avec la duchesse de Ferrare elle-même. Il oublie surtout que Georges d'Armagnac était le parent de Marguerite,

plie son frère d'ajourner sa conclusion sur l'enquête dirigée par le légat; elle lui demande d'attendre qu'elle soit venue lui parler, qu'elle lui ait dit ses « bonnes raisons », afin que justice soit faite « au pouvre pays ».

En même temps qu'elle défendait ainsi, toujours et partout, les réformés, Marguerite prenait une part active aux événements politiques de son pays et soutenait son frère de son ardent amour et de ses sages conseils. En 1535, avec son mari, elle alla rejoindre à Lyon François I^{er} qui se préparait à passer les Alpes pour venger l'assassinat de son ambassadeur. Au cours de ce voyage, le roi et la reine de Navarre traversèrent le Rouergue et furent couronnés, dans la capitale de ce pays, comte et comtesse de Rodez. L'intéressante relation de cette cérémonie nous a été conservée dans un manuscrit de l'époque publié par de Gaujal. Le roi et la reine furent reçus le 15 juillet par les officiers et consuls de Rodez, qui étaient allés à leur rencontre à Puechcamp « ou nous trouveron ladiche damo que venia en una litieyra couverte de velous... » Le couronnement n'eut lieu que le surlendemain 17 juillet, avant l'« offerta » à la messe... « et près lod evesque la corona accoustumada, laquelle es de metal, et demora et se te en la cambra dels

et que lorsque celle-ci lui fit obtenir l'évêché de Rodez, le futur cardinal était favorable à la Réforme. Comment expliquer d'ailleurs qu'en 1546, après le massacre des Vaudois, Marguerite, intercédant pour les hérétiques du Rouergue, se soit adressée au roi, et non point au cardinal? (Génin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême*, p. 473; *Nouvelles lettres de la reine de Navarre*, p. 254, 259. — Th. de Bèze, *op. cit.*, t. I, p. 8.)

archifs deld. comtat, et la més sur la testa deld. comte et après sur la testa de lad. comtessa; et so fach lod. evesque s'en retournet ald. altar et acabet la messo'... » Le baron de Gaujal fait suivre d'une remarque assez importante le récit du passage de la reine de Navarre à Rodez. « Il est vraisemblable, dit-il, que la reine traita les dames de Rodez de la même manière que celles d'Albi, où elle fit mander, par les consuls toutes « les femmes d'estat » pour se trouver à son lever (le dimanche) et l'accompagner au sermon qu'elle fit prononcer dans la cathédrale par son chapelain¹. » Cette supposition de l'historien du Rouergue, et surtout ce fait attesté par les archives de l'hôtel de ville d'Albi ne prouvent-ils pas une fois de plus que la reine de Navarre ne laissait jamais échapper l'occasion de répandre autour d'elle la parole évangélique?

Pendant les années 1536 et 1537, il semble que la reine de Navarre n'ait pas un instant cessé d'intervenir dans les affaires de son pays. Elle ne songe qu'à se dévouer pour son frère et voudrait être homme pour mieux le servir; c'est avec enthousiasme qu'elle entreprend de longs et fatigants voyages, sans se laisser effrayer par l'approche de l'ennemi qui envahissait la Provence. Après avoir rejoint François I^{er} à Valence, elle visite le camp d'Avignon, « un paradis glorieux, comparé au purgatoire honteux d'Italie »,

1. De Gaujal, *op. cit.*, t. IV, p. 412, 414 : « La Intrada del rey et de la reyna de Navarra, comte et comtessa de Rodez, » 1535, relation Besombes, greffier du Bourg.

2. De Gaujal, *op. cit.*, t. II, p. 365.

puis elle se rend à Montfrin, près de Nîmes, où le roi de Navarre, gouverneur de Guyenne, venait d'arriver avec de nouvelles troupes. Elle a pleine confiance dans le succès des armes de son frère : « Si l'empereur a envie de la paix, qu'il vous baille ce qui vous appartient, ou qu'il ne s'attende jamais à l'avoir¹. » Bientôt, en effet, Charles-Quint fut obligé, pour sauver les débris de son armée, de battre en retraite et de quitter la Provence dont Montmorency avait fait un véritable désert. Vers la fin de 1536, Marguerite est en Bretagne d'où elle prie Montmorency de travailler de son mieux à obtenir une bonne paix. Montrant par là un esprit politique aussi habile que clairvoyant, après « l'honneste tour que a faict le roi d'Escosse » qui avait débarqué en France une armée de secours, elle craint qu'une alliance entre Henri VIII et l'empereur ne vienne prolonger encore et pour longtemps la guerre. Les affaires, écrit-elle au grand-maitre, « sont en train d'estre ou les pires ou les meilleures quy feurent oncques;... sy jamais une bonne pais fut requise, elle l'est maintenant,... nous vous prions que vous cherchés tout ce qu'il vous sera possible pour y venir. Et pleust à Dieu qu'il ne tint qu'à y mettre de ma santé bien avant; car sy nous ne l'avons, nous voirons la guerre rendre ce royaume en grant nécessité, comme voiés qu'il commence². »

En 1537, nous retrouvons Marguerite en Picardie; elle écrit de Picquigny, d'Amiens, passe à Saint-

1. Génin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême*, p. 332. Au Roy, mon souverain seigneur, 1536.

2. Génin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême*, p. 336.

Riquier, et parle avec admiration des forteresses de Théroouenne et de Boulogne. En même temps, elle n'oublie pas les pays qui l'intéressent plus particulièrement, elle réclame l'envoi d'une petite armée pour défendre Bayonne et Dax contre toute surprise des Espagnols, et recommande à Montmorency d'aider à remettre le royaume de Navarre « entre les mains dont il a esté ousté pour s'estre desclaré françois ». La fin de cette année 1537 réservait à Marguerite une douloureuse épreuve. Déjà, au mois de mars, elle avait été préoccupée de la santé de Jeanne d'Albret, et surtout, au mois de juin, de celle du roi de Navarre¹; mais, en décembre, elle put croire que Dieu voulait lui ravir sa fille. La reine de Navarre était à Paris quand arriva cette terrible nouvelle que Jeanne était en danger de mort; elle partit immédiatement pour se rendre à Plessis-les-Tours, oubliant dans sa douleur son propre mal et sa « lasseté ». Obligée de s'arrêter pendant quelques instants à Bourg-la-Reine, rapporte Sainte-Marthe, elle se fit apporter la Bible et lut la prière d'Ézéchias², et comme Il l'avait fait pour le roi de Juda, Dieu entendit sa prière et vit ses larmes. Quand elle apprit que sa fille lui était conservée, l'heureuse mère « rendit grâces à Dieu, et, les mains levées au ciel, très humblement le remercia ».

Ces jours d'angoisse étaient à peine écoulés que

1. Génin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême*, p. 337, 345; *Nouvelles lettres de la reine de Navarre*, p. 140, 142.

2. Sainte-Marthe, *Oraison funèbre*, p. 55. — Cf. Ésaïe xxxviii; II Rois xx.

Marguerite, avec un infatigable dévouement, reprenait son service auprès de son frère. En 1538, elle va de la Touraine, en Bretagne, puis à Lyon, et rejoint la cour à Aigues-Mortes où François I^{er} et Charles-Quint s'étaient rendus après avoir signé à Nice une trêve de dix ans. En 1539, elle était de nouveau à Paris à l'occasion du passage de l'empereur, et c'est l'année suivante que fut célébré à Châtellerault le premier mariage de Jeanne d'Albret. Nous avons vu combien tendrement Marguerite aimait sa fille, et cependant, parce que tel était le désir de son frère, elle la contraignit à épouser le duc de Clèves. La jeune princesse à qui répugnait cette union, refusa d'y consentir et, malgré la douleur de sa mère et le courroux de son père, avec une ferme hardiesse, elle résista jusqu'au bout¹; on dut la porter de force à l'autel. Ce mariage ne fut pas consommé, car Jeanne n'avait pas encore douze ans quand on le conclut, quelques années plus tard, il fut annulé par le pape.

La vieillesse approchait à grands pas pour Marguerite; pendant les dernières années de sa vie, la reine de Navarre ne quitta plus que rarement sa paisible retraite du Béarn où elle était revenue avec son mari et sa fille. Sous l'heureuse influence de ses

1. Jeanne d'Albret écrivit elle-même et signa devant de nombreux témoins, le jour et la veille des « prétendues fiançailles et sollempnitez », deux protestations qu'elle renouvela en 1544. (Génin, *Nouvelles lettres de la reine de Navarre*, p. 289-294.) Les États du Béarn, consultés par le roi de Navarre, s'étaient montrés défavorables à cette alliance « honorable, mais préjudiciable », et qui, pour un « petit profit incertain, devait apporter plusieurs maux très certains ». (Archives des Basses-Pyrénées.)

deux souverains, ce petit pays s'était peu à peu transformé. Des laboureurs appelés du Berry et de la Saintonge en avaient amendé et fertilisé le sol d'abord inculte et stérile; en même temps que l'agriculture, l'industrie avait été encouragée par l'établissement de draperies à Nay. Des lois plus justes furent appliquées, on épura l'administration, l'ordre public fut protégé et ces nombreuses améliorations eurent bientôt pour effet de rendre heureux et prospère le royaume de Béarn.

A tous ces bienfaits, s'en ajoutèrent d'autres, et non des moindres; avec son aumônier, Marguerite créa des écoles et favorisa la prédication de la doctrine évangélique. L'instruction apporta la lumière, et l'Évangile la liberté. « Fault avoir esgard aux escholles, disait Roussel, comment la jeunesse est instruite; car si elle n'est point instruite n'y a point grand espoir pour l'advenir. » Il ne faut prêcher, proclamait ensuite le pieux évêque, nulle autre parole « que la pure parole de Dieu, l'évangile que Jesu-christ a commandé estre presché à toute créature. » Ceux qui veulent être sauvés doivent s'approprier la justice dont Jésus-Christ est l'auteur, « la justice de foy... de laquelle Dieu vest gratuitement le pecheur, quant il luy pardonne ses pechez¹ ». Quoique Roussel et Marguerite n'eussent pas voulu rompre ouvertement avec Rome, il est évident qu'ils n'étaient plus catholiques. Outre qu'au point de vue de la doctrine, ils substituaient le pur Évangile aux traditions romaines, au point de vue du culte, ils s'efforçaient de

1. Schmidt, *op. cit.* — *Forme de visite de diocèse*, par Roussel.

faire disparaître les abus introduits par l'Église. Ils transformèrent parfois si bien certaines cérémonies catholiques qu'elles devinrent méconnaissables, témoin cette « messe à sept points¹ » que l'évêque célébrait devant la reine. Roussel, qui admettait le mariage des prêtres et prêchait en habit laïque, ne voulait ni élévation, ni adoration de l'hostie; pendant la messe, il ne faisait aucune commémoration de la Vierge ni des saints, il consacrait et rompait le pain, et toute l'assemblée pouvait communier avec lui sous les deux espèces. Aussi, croyons-nous, c'est bien à juste titre que la reine de Navarre et son aumônier étaient appelés hérétiques par leurs ennemis, les amis de Rome.

Dans le gouvernement de son royaume, la bienveillante et généreuse Marguerite se préoccupait avant tout du bonheur de ses sujets dont elle était comme la providence. Toujours prête à écouter leurs requêtes, elle les conseillait, les recommandait, les secourait. « Elle estoit, dit Brantôme, très bonne, douce, gracieuse, charitable, grande Aumosnière, et ne dédaignant personne². » Elle visitait elle-même les malades pauvres, leur envoyait ses médecins, et leur apportait ses dons. Elle dota les hôpitaux d'Alençon et de Mortagne, et fonda un hospice à Pau. En 1538, elle avait fondé à Paris, pour les orphelins, l'hospice des Enfants de Dieu le Père (hospice des Enfants-Rouges). « Elle disoit, rapporte Sainte-Mar-

1. *Bulletin du protestantisme*, 1892, p. 67. O. Douen, *op. cit.*, d'après Florimond de Rémond (t. II, p. 698).

2. Brantôme, *op. cit.*, p. 341.

the, les Roys et les Princes n'estre les maistres et seigneurs des pauvres, mais seulement leurs ministres; pour ce que les pauvres sont les membres de Dieu, duquel les Princes sont Ministres. » Elle ouvrait sa maison à tous, aux siens et aux étrangers, aux malheureux et aux persécutés, et « les couvroit de sa faveur... tu eusses dit d'elle que c'estoit une poulle qui soigneusement appelle et assemble ses petits poullets et les couvre de ses aëles¹ ». Toutefois, l'amour de Marguerite n'était point aveugle, la reine de Navarre ne donnait ses charges qu'à bon escient; avant de conférer un office, elle exigeait de celui qui le demandait « le serment qu'il n'en avoit reçu et n'espéroit en recevoir d'argent ». Au surplus, la protection qu'elle accordait n'était point exempte de préférences : « elle aimoit surtout les gens de lettres et ceuls principalement qui à leur érudition avoient conjoint la piété et intégrité de religion. » Quant aux gens de sa maison, « elle vouloit que tous ceuls qui estoient et se disoient siens, feissent de vie et de parole, véritable profession du Christianisme² ».

Pendant que le roi de Navarre s'occupait de fortifier les frontières du Béarn, Marguerite embellissait la capitale. Le château de Pau fut reconstruit et devint l'un des plus beaux monuments de la Renaissance; il fut entouré de jardins et de parcs magnifiques, si bien que plus tard la Plante de Pau put être comparée aux Tuileries elles-mêmes. Que de fois Marguerite, cherchant le calme et le repos, dut con-

1. Sainte-Marthe, *op. cit.*, p. 63, 89.

2. *Ibid.*, p. 84, 101, 66.

templer, des terrasses de son beau « *castel* » royal, le splendide horizon qui se déroulait devant elle, depuis le Gave aux eaux bondissantes, le long des côteaux verdoyants et fertiles, jusqu'à la chaîne imposante des Pyrénées qu'irisaient les rayons d'or du soleil couchant. La reine de Navarre aimait aussi sa petite ville de Nérac où elle pouvait trouver des sites non point grandioses, sans doute, mais fort pittoresques, en côtoyant la Baïse, sous les arbres de la Garenne. Soit à Pau, soit à Nérac, Marguerite vivait simplement, sans rester jamais inactive. Après avoir donné ses soins aux affaires de l'État, à ses œuvres de charité, elle s'occupait de littérature, de musique, de religion. Tout en travaillant à quelque ouvrage d'aiguille, elle écoutait une lecture, ou bien elle dictait à ses secrétaires une méditation, ses nombreuses lettres, « des vers qu'elle composait avec facilité ». Alliant d'une manière étrange les occupations sérieuses et les passe-temps frivoles, elle faisait jouer à la cour des pastorales, des drames bibliques qu'elle avait composés elle-même, elle assistait aux représentations données par des comédiens qu'elle avait fait venir d'Italie, et, après avoir fait « *mommeries et farces* »¹, elle recevait à sa table les savants qui s'étaient réfugiés en Béarn, son aumônier, ses médecins, ses secrétaires, et avec eux discutait des questions de philosophie, de théologie, ou étudiait un passage de l'Écriture. Sa petite cour où étaient venus tant d'hommes remarquables, Calvin, Marot dont on

1. Génin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême*, p. 381. A. M. d'Izernay. Nérac, 12 janvier (1542).

chantait les Psaumes avec enthousiasme, Paul Paradis, son ancien professeur, le poète Bonaventure Desperriers, brillait encore d'un vif éclat avec Étienne Dolet, Claude Gruget, Denisot, Pierre le Maçon, Nicolas Bourbon, Charles de Sainte-Marthe, son panégyriste, Élie Bertrand, son historiographe, et bien d'autres esprits distingués.

Marguerite ne se contentait pas de recevoir chez elle les gens de lettres, les réformés qui fuyaient la persécution, elle accueillait avec la même faveur ceux dont elle ne partageait pas complètement les croyances, et leur continuait sa protection, quoiqu'elle fût vivement critiquée par des hommes qu'elle avait en haute estime. « L'esprit d'erreur l'aveugla aucunement, dit Th. de Bèze¹, aiant fourré en sa maison deux malheureux libertins, l'un nommé Quintin, et l'autre Pocques... » Cet esprit d'erreur était plutôt l'esprit généreux et tolérant de Marguerite, sympathique à tous, et que le souffle divin de l'amour avait pénétré. D'ailleurs, l'extrême mobilité de la reine de Navarre, tour à tour pieuse et mondaine, parfois indécise, flottante, irrésolue entre les partis opposés de sa cour, s'efforçant de réunir tant d'éléments si disparates, les pratiques du catholicisme et la foi réformée²; la ten-

1. *Histoire ecclésiastique*, p. 13.

2. M. Lefranc explique fort bien qu'il était difficile à Marguerite « de se soustraire à l'obligation de prendre part, comme souveraine, à quelques cérémonies extérieures du culte auquel elle avait cessé d'adhérer dans son cœur; mais personne ne s'y trompait... ». « N'oublions pas, dit-il encore, quels ménagements imposait à notre princesse sa double qualité de reine et de fille du sang de France, sœur du Roi très chrétien. » (A. Lefranc, *op. cit. Bulletin*, 1897, p. 28.)

dance religieuse qu'elle avait reçue de ses premiers maîtres, lui permettaient peut-être de partager les idées de ces « libertins » qui, se disant illuminés par le Saint-Esprit, n'étaient sans doute que des mystiques. Cependant Marguerite ne resta pas insensible aux reproches qui lui furent faits à ce sujet, elle s'offensa notamment et se plaignit des attaques dirigées par Calvin « contre la secte phantastique et furieuse des Libertins, qui se nomment spirituels¹ », et contre ces hommes qui, tout en connaissant la vérité de l'Évangile ne la pratiquent pas ouvertement, par faiblesse, par crainte ou par égoïsme. Dans une lettre ferme et digne, Calvin se défendit auprès de la reine de Navarre d'avoir voulu la blâmer elle-même, mais, pour lui plaire, il ne pouvait devenir prévaricateur. S'il maintint ses critiques contre certains familiers de la cour, il rendit hommage à la piété de Marguerite, à l'affection sincère qu'elle avait toujours témoignée à l'Église de Dieu, et lui demanda de persévérer avec autant de zèle que de prudence, dans la vocation que Jésus-Christ lui avait tracée².

Le Réformateur de Genève voyait donc en Marguerite une amie véritable de la Réforme, elle le fut en effet, jusqu'à la fin. Les dernières lettres qu'elle écrivit à son frère demeurent le témoignage de sa foi chrétienne vivante et puissante. Elle ne termine jamais ses lettres sans adresser pour les siens des prières à Dieu, au Créateur, à Notre-Seigneur; elle supplie pour son frère, « le vray consolateur, le benoist

1. Schmidt, *op. cit.*

2. Calvin à la reine de Navarre, 28 avril 1545.

Saint-Esperit. » En apprenant la naissance de François, petit-fils du roi de France, après la première explosion de sa joie : «... je ne say que je voy ny que je dis, s'écrie-t-elle¹, sinon que à ceux à qui Dieu a donné son filz Jésus-crist, et qui par vive foy l'ont receu en leurs cueurs, il ne leur lesse riens à donner de tout ce qui leur est necessaire. » Dieu ne peut plus rien refuser à ceux qui ont reçu son fils pour leur tout. Pendant le siège de Landrecies, elle emploie le seul moyen qui soit en son pouvoir pour servir son frère, elle se jette « aux piés de celuy pour l'amour duquel le père esternel a pitié de nous ». Christ est pour Marguerite celui qui a satisfait à Dieu pour elle, « une fontaine de charité, dedant laquelle le pécheur est juste, le malade sain et le mort vivant² ». Elle montre ses vrais sentiments dans ce double vœu : « l'Église reformée... la foy ouvrant par charité³. »

La foi de Marguerite nous est encore attestée par *Les Dernières Œuvres de la Reine de Navarre*. Ignorées jusqu'en 1895, elle ont été heureusement découvertes par M. Abel Lefranc, parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale, en un recueil unique ne contenant pas moins de douze mille vers, « seul gardien des confidences et des pensées dernières de Marguerite ». Le royal auteur de ces poésies qui comprennent deux comédies pastorales, des épîtres, des dialogues, des odes, des chansons spirituelles et

1. Génin, *Nouvelles lettres de la reine de Navarre*, p. 228. 1543.

2. *Ibid.*, p. 243. 1544.

3. *Ibid.*, p. 285, 287. Epistre envoyée au roy avec un Salomon pour ses estrennes. 1545.

deux grands poèmes *le Navire et les Prisons*, s'y préoccupe des plus graves problèmes de la destinée humaine, la liberté, le devoir, le péché, le salut de l'âme. La dernière de ces compositions, *les Prisons*, poème de cinq mille vers est aussi la plus importante, la plus remarquable. C'est une sorte d'autobiographie, « ... la première en date, dit M. Lefranc¹, et non la moins sincère ni la moins curieuse, des Confessions écrites dans notre langue. Œuvre étrange, d'une réelle nouveauté de style et d'une inspiration puissante, qui apparaît comme le miroir fidèle d'une vie tour à tour absorbée par l'amour, par les soucis de la politique, par le culte de la science et la recherche passionnée de la vérité, et qui s'achève dans une extase... » La reine de Navarre y formule avec autant de précision que de conviction les dogmes protestants, l'autorité de la Bible et la justification par la foi². « Tant soient ilz dévotz », tous les écrits sont suspects.

Qui nostre foy en doubte font muer,
Qui arrester nous font en mille sortes
Et confier aux créatures mortes...

.....

Mais pour juger des mauvais et des bons
Ce qui en est, faut que nous regardons
Qui le plus près de l'Écriture touche,
Car l'Évangile est la pierre de touche

1. Abel Lefranc, *Les dernières « Marguerites » de la reine de Navarre*. — Cf. *Bulletin du protestantisme*, 1898, p. 129.

2. *Le Christianisme au XIX^e siècle*, 16 et 23 octobre 1896 : « La théologie de Marguerite de Navarre », par M. le professeur Doumergue.

Où du bon or se congnoist la valeur
Et du plus bas la faiblesse et paleur¹...

Il mérite d'être estimé « sçavant et véritable », le
docteur qui enseigne

Que Dieu est tout, estre, bonté, savoir,
Vérité, vie et puysance et pouvoir,
Auquel nous tous vivons, mourons et sommes,
Qui a porté de nos péchez les sommes,
Ët sur la croix par dure passion
En a pour nous fait satisfaction,
Et qu'à luy seul et en luy devons croire...

.....
Car, sans la foy, n'y a œuvre plaisante
Au créateur, et qui ne soyt nuyante
A celluy-là, qui du tout s'y confie²...

Toutefois, c'est dans la « Comédie jouée en 1547, à Mont-de-Marsan », que se manifeste peut-être le plus clairement l'originalité de Marguerite, c'est-à-dire sa tendance mystique. La Superstitieuse personnifie « les partisans fanatiques et intransigeants du culte catholique³ », elle vante ses bonnes œuvres, ses « avez », sa « neufvaine », ses « chandelles ». Le Sage l'engage à lire « le vieil et nouvel Testament », elle sait que Dieu sonde les cœurs et préfère l'humilité de la « Mondainne » à la « fidélité lente » de la Superstitieuse. « C'est une protestante convaincue, lectrice de la Bible, et dont les discours, parfois un

1. Abel Lefranc, *Les dernières Poésies de la Reine de Navarre : « Les Prisons. »* Paris, 1896.

2. *Ibid.*

3. Abel Lefranc, *Les Idées religieuses de Marguerite de Navarre.*

peu sévères, ont pour but évident de convertir ses compagnes égarées¹. » Enfin, apparaît un quatrième personnage, une Bergère, « ravie de l'amour de Dieu », paraissant folle même à la Sage, qui conclut :

Je ne sçay rien, sinon aymer².

En résumé, dans ses *Dernières Œuvres*, Marguerite proclame la vérité du dogme chrétien tel que le révèle l'Évangile. « Nulle allusion aux sacrements, dit M. Lefranc, aux saints, ni aux cérémonies... Ses sympathies pour la Réforme éclatent ici avec évidence³ » et l'éminent critique conclut « que les œuvres poétiques de la reine de Navarre sont inspirées d'un bout à l'autre, dans le domaine des choses de la foi, par le plus pur esprit protestant⁴. »

Quoiqu'elle demeurât surtout dans le Béarn, Marguerite voyait souvent son frère; en 1542, elle rejoint la cour à Fontainebleau; quelques mois après, elle reçoit François I^{er} à Nérac; en 1544, elle le retrouve à Saint-Germain; en 1545, elle l'accompagne de château en château et s'efforce de le consoler. Depuis longtemps déjà, l'expiation avait commencé pour François I^{er}. Atteint lui-même d'une maladie honteuse et terrible, il voit avec douleur mourir ses enfants les plus chéris; en 1536, le dauphin François est empoisonné, il avait 19 ans; sa fille Madeleine, reine d'Écosse, meurt l'année même de son mariage,

1. Abel Lefranc, *Les dernières Poésies de la Reine de Navarre*.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. Abel Lefranc, *Les Idées religieuses de Marguerite de Navarre*.

en 1537 ; en 1545, le duc d'Orléans est emporté par la peste. C'est un drame bien sombre que celui qui se termine enfin devant le lit de mort de ce monarque égoïste et cruel. Il laissait son pays ruiné par la guerre et par les invasions, il lui restait un fils, Henri II, pour qui la mort de son père fut le signal de la « félicité », quelle humiliation et quelle amertume ! Assurément, ils souffrirent moins que leur bourreau, les pieux Vaudois massacrés par des hordes de galériens, les quatorze héros brûlés à Meaux, martyrs pour leur foi. Cette triste et misérable fin devait être celle de tous les rois qui, par faiblesse ou par orgueil, devinrent de cruels persécuteurs. En songeant à ces épreuves multipliées qui frappent la maison de France, à cet ulcère affreux de François I^{er}, comment oublier en effet, le sanglant cauchemar de Charles IX, l'agonie longue et douloureuse de Louis XIV ? Il y a une justice immanente. Ces châtimens sont aussi des leçons, attestant une fois de plus cette vérité qui est de tous les siècles : au-dessus des rois de la terre, l'Éternel règne.

François I^{er} mourut le 31 mars 1547. Sa sœur, qu'il avait demandée, s'était empressée d'accourir, mais les médecins ayant fait espérer une guérison prochaine, elle était repartie, aussi ne put-elle assister aux derniers moments du roi. Marguerite avait fondé dans l'Angoumois le monastère de Tusson, où elle faisait de fréquentes retraites, c'est là qu'elle apprit la mort de ce frère tant aimé. « Sans faire aucun acte de femme, dit Sainte-Marthe¹, (elle) se mist à genouils et

1. *Oraison funèbre.*

très humblement remercia le Seigneur, de tous les biens qu'i (*sic*) luy plaisoit luy faire. » Sa piété profonde pouvait seule aider Marguerite à supporter ce coup terrible, mais son pauvre cœur était brisé. Dès lors elle désire la mort qui sera pour elle le commencement de la vie, elle veut toujours plus « unie au Roy des Roys, chercher la vie dedens la Croix » et c'est avec une douloureuse résignation qu'elle s'écrie en pleurant :

Je n'ay plus ny Pere ny Mere,
Ny Seur, ny Frère,
Sinon Dieu seul, auquel j'esperc,
Qui sus le Ciel et Terre impere;.....
O Mort, qui le frere as domté,
Vien donc par ta grande bonté
Transpercer la sœur de ta lance...
Puis que mon frere est en tes laz,
Prens moy, à fin qu'un seul soulas
Donne à tous deux esjouyssance¹.

Ainsi la reine de Navarre demeurait la dernière de cette remarquable « trinité » ; ses pressentiments ne l'avaient point trompée, elle éprouvait « la perfection de tous les malheurs et ennuis que Dieu peut envoyer à sa créature ». Et cependant, d'autres chagrins lui étaient encore réservés. Après la trahison de Montmorency, après avoir dû renoncer à l'espoir de recouvrer la Navarre, après la mort de son frère accablé par l'adversité, elle craignit de perdre sa pension de princesse du sang qui lui permettait de vivre et surtout de secourir autour d'elle tant d'infor-

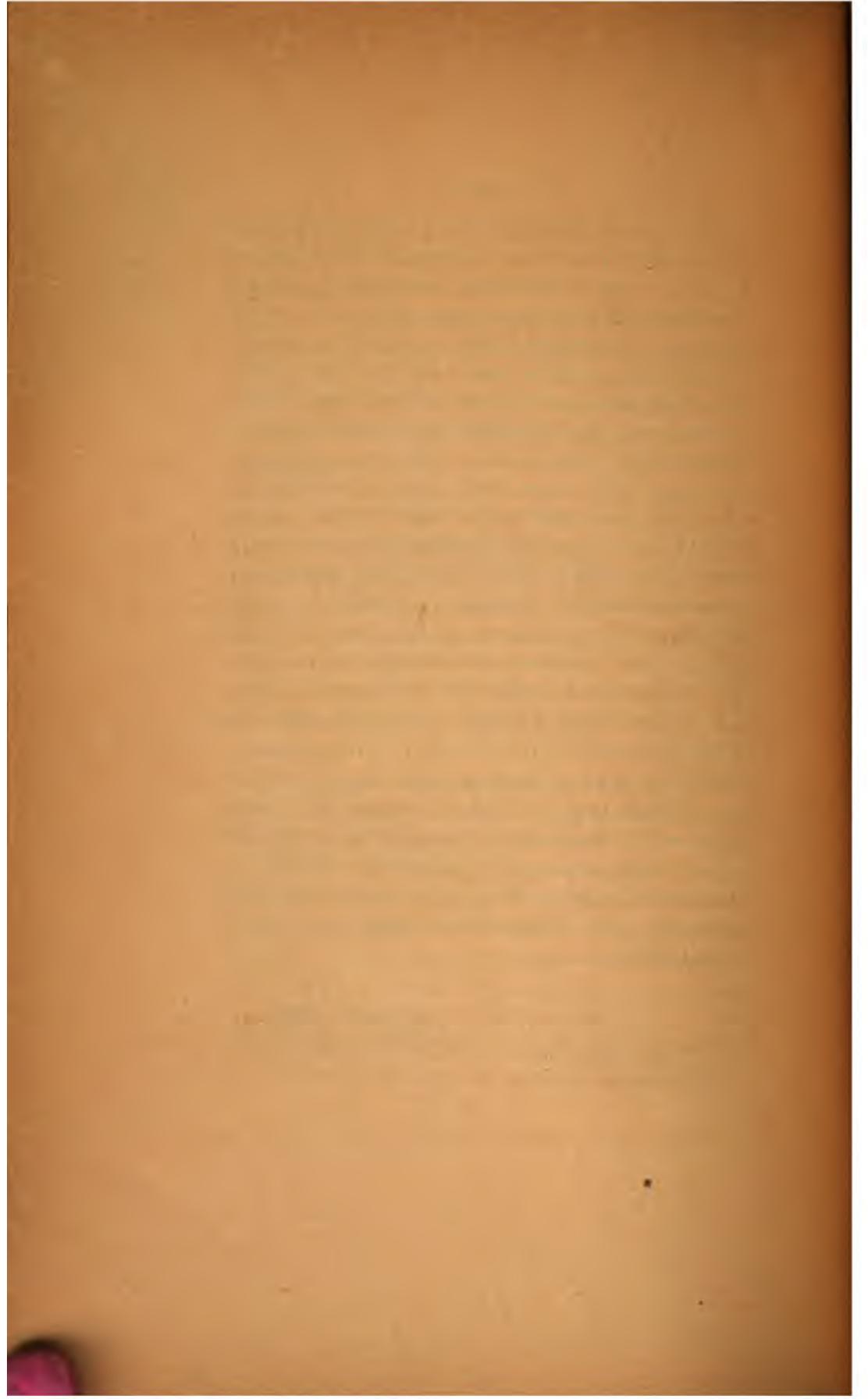
1. F. Frank, *op. cit.* : « Chansons spirituelles », t. III, p. 98, 120, 93.

tunes. La gêne commença bientôt à régner à la cour; Marguerite ne put solder la dépense de la maison de sa fille¹, et pour « entretenir son estat », elle dut s'imposer la plus sévère économie, ne laissant intacte que la part des pauvres. Pour conserver sa pension, elle fut réduite « sur sa vieillesse », à se faire sollicitieuse, à implorer la protection de Diane de Poitiers, et même celle du connétable! Un nouveau sujet de tristesse fut le mariage de sa fille Jeanne d'Albret qui épousa le 20 octobre 1548, Antoine de Bourbon, à Moulins. Pour obéir au roi Henri II, Marguerite fut obligée de donner son consentement, mais « cette union qu'elle vit avec peine, fut un des chagrins qui la conduisirent au tombeau ». Comme sa santé s'affaiblissait peu à peu et ne lui permettait plus d'administrer ses États, elle délaissa ses occupations habituelles et donna ordre à ses affaires. Sentant que Dieu attire son âme, la croix lui suffit, elle ne fixe plus son regard que sur « le vrai consolateur² ». La reine de Navarre tomba malade au château d'Odos, près de Tarbes; presque trois jours avant sa fin, elle perdit la parole et ne la recouvra qu'« à l'heure qu'elle voulut départir de ce Monde³ », le 21 décembre 1549; alors, après avoir, d'une voix mourante, crié : Jésus! Jésus! Jésus! elle rendit l'esprit à Dieu.

1. H. de La Ferrière, *Marguerite d'Angoulême*. Paris, 1893.

2. Génin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême*. A ma niepce, Madame de Nevers, octobre 1549.

3. Sainte-Marthe, *op. cit.*



CONCLUSION

De splendides funérailles furent faites à Marguerite dans la cathédrale de Lescar, et c'est dans cette petite ville, l'ancienne capitale du Béarn, qu'elle fut ensevelie. Henri d'Albret qui ne mourut que six ans plus tard, pleura son épouse, sans vouloir être consolé. Il sentait maintenant la valeur du trésor qu'il venait de perdre, et le regret de n'avoir pas toujours su l'apprécier ajoutait à l'amertume de sa douleur. De nombreux poètes chantèrent les louanges de la reine de Navarre, Charles de Sainte-Marthe qu'elle avait sauvé du bûcher, fit avec éloquence son oraison funèbre et Ronsard composa cette gracieuse épitaphe :

Ici la Royne sommeille
Des Roynes la nonpareille
Qui si doucement chanta,
C'est la Royne Marguerite,
La plus belle fleur d'eslite
Qu'onque l'Aurore enfanta ¹.

Pleurée des « Grâces et des Muses », la souveraine du Béarn emporta les regrets de tout un peuple, et

1. F. Frank, *op. cit.*, t. I, p. 23.

c'était son meilleur éloge que la désolation de ses sujets, que les larmes des malheureux qu'elle avait secourus : « Combien y a il de veufves, s'écrie Sainte-Marthe, combien d'orphelins, combien d'affligés, combien de vieilles gents, à qui elle donnoit pension tous les ans, qui aujourdhuy, comme les brebis, mort leur Pasteur, sont çà et là, esquastés, cherchent à qui se retirer, crient aux oreilles des gents de bien, pleurent leur misérable fortune¹. »

Marguerite fut beaucoup regrettée parce qu'elle avait beaucoup aimé. A la fin de cette étude si imparfaite, pour définir d'un seul mot la vie et l'œuvre de la reine de Navarre, il nous semble qu'il ne faudrait en chercher aucun autre que celui d'amour. S'il est vrai que trop souvent cet amour pour le roi devint de la faiblesse, pour les malheureux, pour les opprimés, il alla jusqu'au dévouement le plus absolu. Elle eut sa large part de souffrances, celle qui « a plus porté que son fais de l'ennuy commun à toute créature bien née² », mais elle souffrit surtout pour les autres, et sa vie ne fut qu'un long sacrifice pour ses amis comme pour ses ennemis, malgré la haine des uns, malgré l'ingratitude ou la trahison des autres. Elle avait un esprit supérieur qui se dégagés bientôt des préjugés de son siècle, et s'ouvrit à toutes les questions agitées dans tous les domaines, en cette époque de rénovation littéraire, scientifique, religieuse et morale; elle cultiva les lettres avec amour et rechercha la vérité avec passion. Elle avait une âme

1. Sainte-Marthe, *op. cit.*, p. 109.

2. Génin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême*, p. 334. Au Roy, 1536.

d'élite et un grand cœur, les infortunés la trouvèrent toujours secourable « elle ne refusoit sa maison à personne », ses États devinrent l'asile des proscrits ; elle pratiqua la tolérance, cette vertu ignorée de ses contemporains. Enfin, il est une science qu'elle posséda et dont elle vécut, la science des sciences, que dans l'une des œuvres récemment découvertes de Marguerite, nous avons vu proclamer par une Bergère, ravie de l'amour de Dieu :

Je ne sçay rien, sinon aymer.

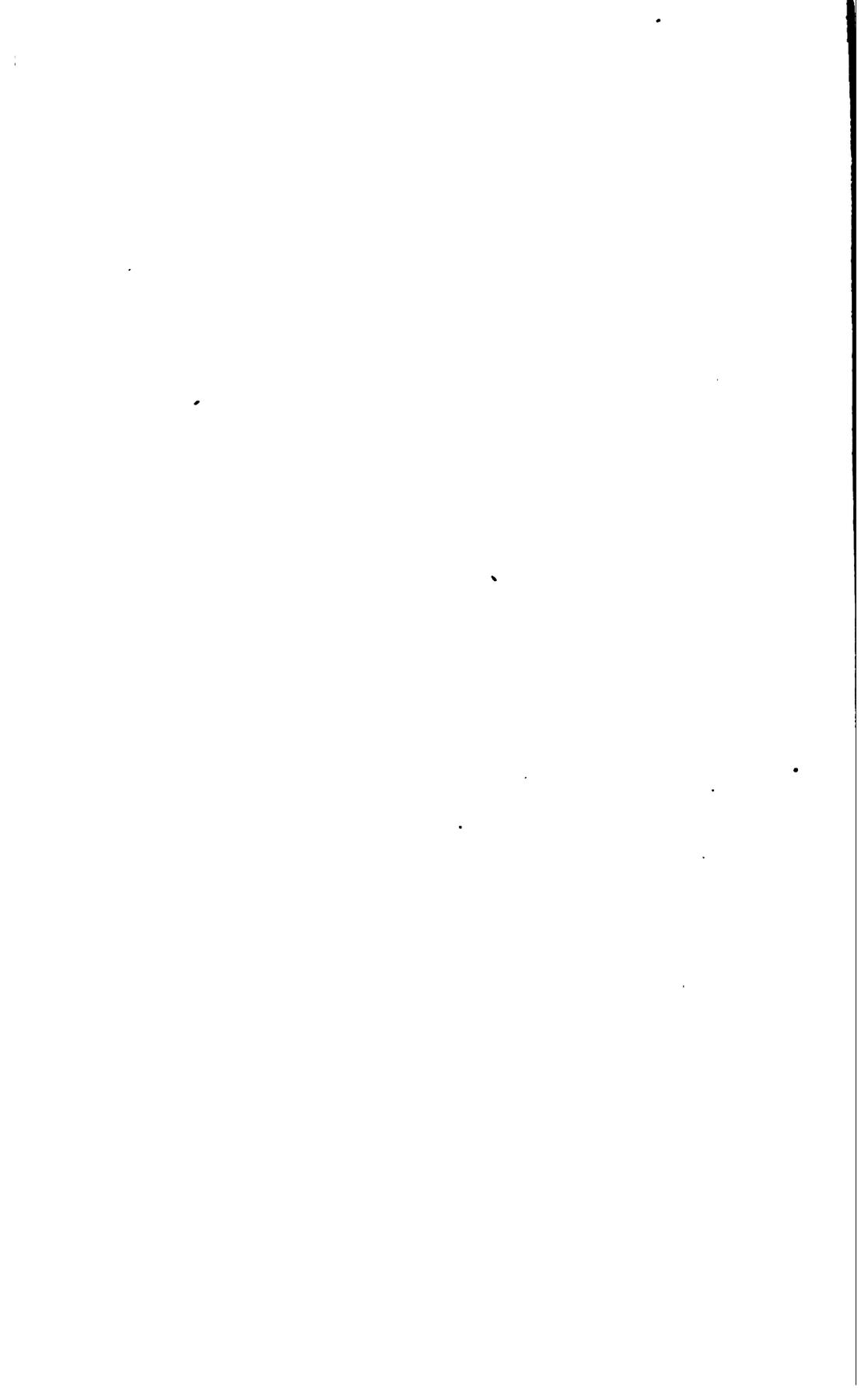
On a souvent discuté pour savoir si la reine de Navarre était demeurée catholique ou devenue protestante ; il nous paraît inutile de poser une fois de plus cette question, le jugement des contemporains de Marguerite l'a suffisamment résolue. Les moines furent toujours les adversaires acharnés de la reine qu'ils poursuivirent de leurs criminelles tentatives après l'avoir attaquée devant la Sorbonne et violemment injuriée du haut de leurs chaires. Les réformés ne cessèrent de voir en elle une amie généreuse et dévouée. Pour ne rappeler que ces quelques exemples, les larmes qu'elle répandit sur la mort de Berquin montrèrent qu'elle souffrait de leurs souffrances, la publication du *Miroir* prouva qu'elle partageait leur foi chrétienne. Mélanchthon la mettait au nombre des « nourrices des studieux de l'Évangile », louant sa piété, sa charité admirables, et pour Calvin lui-même, elle fut l'« instrument dont Dieu se servit pour faire avancer son règne ». D'autre part, l'œuvre essentielle des protestants au XVI^e siècle fut d'opposer à l'autorité de l'Église romaine, l'autorité de la Bible, et de

remplacer la doctrine catholique du mérite des œuvres par la doctrine évangélique de la justification par la foi. Or, Marguerite proclama elle aussi cette double vérité dont elle fit le fondement de son salut éternel. Et maintenant, si malgré tous ces faits, malgré les preuves nouvelles fournies par les *Dernières Œuvres* de Marguerite récemment découvertes, il plaît aux catholiques de la revendiquer comme l'une des leurs, il nous sera bien permis de faire en toute sincérité ce simple vœu : plutôt à Dieu qu'il y eût beaucoup de catholiques semblables à Marguerite!

La reine de Navarre cependant, n'osa pas toujours professer ouvertement la foi qu'elle avait adoptée et conserva, quoique fort modifiées, certaines pratiques extérieures du catholicisme. Pour expliquer cette timidité, cette faiblesse chez Marguerite, il faut se souvenir de l'attachement profond qu'elle avait pour François I^{er}. Afin de ne pas déplaire à son frère, « elle dut tenir fort secrète en son âme une religion que le roi haïssait fort ». De plus, l'esprit doux et conciliant de la reine de Navarre lui faisait préférer à une séparation complète et définitive, la transformation lente et progressive du catholicisme, en y rétablissant peu à peu la doctrine évangélique. Elle crut qu'il était possible de réformer l'Église sans en sortir, et de « fonder en Europe cette catholicité évangélique » au sujet de laquelle le roi lui-même écrivait à Mélanchthon et qui aurait maintenu l'unité du catholicisme en faisant prévaloir la vérité de la Réformation. Enfin, pendant toute sa vie, Marguerite demeura fidèle aux leçons de ses premiers maîtres et resta fabritienne. Lefèvre lui avait appris à chercher son

« bonheur suprême dans les rêveries de la contemplation mystique ». Elle s'était habituée par sa correspondance avec Briçonnet à cacher la vérité sous les allégories les plus étranges ; et, ne voyant dans « les choses matérielles que les enveloppes passagères des idées infinies », elle attachait peu de prix à la forme de la religion, aux pratiques de l'Église. Plus tard, elle subit encore l'influence de son aumônier Roussel et crut avec lui qu'elle pouvait, tout en participant à des cérémonies extérieures « indifférentes en elles-mêmes », servir Dieu intérieurement et garder la « foi de l'esprit ».

Quoi qu'il en soit, malgré ses faiblesses, ses lacunes ou même ses erreurs, nous devons à Marguerite notre admiration et notre reconnaissance. Elle aima l'Évangile et le pratiqua, elle vécut et mourut en chrétienne. Elle fit le bien et favorisa toujours la cause de la justice et de la vérité. Elle rendit à la Réforme d'immenses services, et l'une des premières peut-être, elle parla de liberté ; aussi nous ne saurions mieux conclure que par ces belles paroles du grand historien de la France, Michelet : « Souvenons-nous toujours de cette douce reine de Navarre, près de laquelle les nôtres, fuyant les cachots et les flammes, trouvèrent sûreté, honneur et amitié. »



THÈSES

I

La reine de Navarre admit les dogmes essentiels du protestantisme : l'autorité de la Bible, la justification par la foi.

II

Le catholicisme a pour principe et pour fin l'aliénation de la liberté, l'abdication de la personnalité au profit d'un homme, le pape soi-disant infaillible, et d'une Église qui, malgré tous ses titres, n'est que romaine. Sa forme la plus logique est le jésuitisme. De plus, et surtout, il rabaisse la valeur du sacrifice du Christ et manque de grandeur morale.

III

La liberté religieuse serait plus complète si les communes ou les paroisses enfin émancipées pouvaient choisir elles-mêmes les prêtres qui leur conviennent.

IV

La société a le devoir de secourir les malheureux, car elle est en partie responsable de leur misère.

V

L'homme est libre, Dieu n'est pas l'auteur du mal.

VI

La foi est plus un acte moral qu'un état intellectuel.

VII

Les affirmations et les faits de l'Évangile répondent aux besoins de notre conscience et sont le fondement de notre conviction religieuse.

VIII

L'assurance du salut provient d'une révélation intérieure : le témoignage rendu par l'Esprit lui-même à notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu. (Rom. viii, 16.)

IX

L'objet de la foi chrétienne est la personne vivante

du Christ rédempteur qui nous purifie de nos souillures et nous revêt de sa justice.

X

Les œuvres ne sont point la cause efficiente du salut, mais la conséquence, la preuve et l'illustration de la foi.

XI

La prière est à la fois une adoration, une demande, une action de grâces.

XII

La possibilité du miracle est affirmée par la prière.

XIII

Le fond de l'Évangile est joie et amour.

XIV

L'apôtre Jacques a donné un parfait modèle de vie chrétienne dans ces simples paroles : La religion pure et sans tache devant Dieu notre Père, consiste à visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflic-

tions, et à se préserver des souillures du monde.
(Jacq. 1, 27.)

Vu par le Président de la soutenance :

Montauban, le 7 août 1898.

E. DOUMERGUE.

Vu par le Doyen :

C. BRUSTON.

Vu et permis d'imprimer :

Toulouse, le 12 août 1898.

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ :

PERROUD.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION.....	7

PREMIÈRE PARTIE

LA JEUNESSE ET LES INCLINATIONS DE MARGUERITE D'ANGOULÊME

I. L'éducation de Marguerite.....	14
II. Sa tendresse pour son frère.....	46
III. La cour de François I ^{er}	24

DEUXIÈME PARTIE

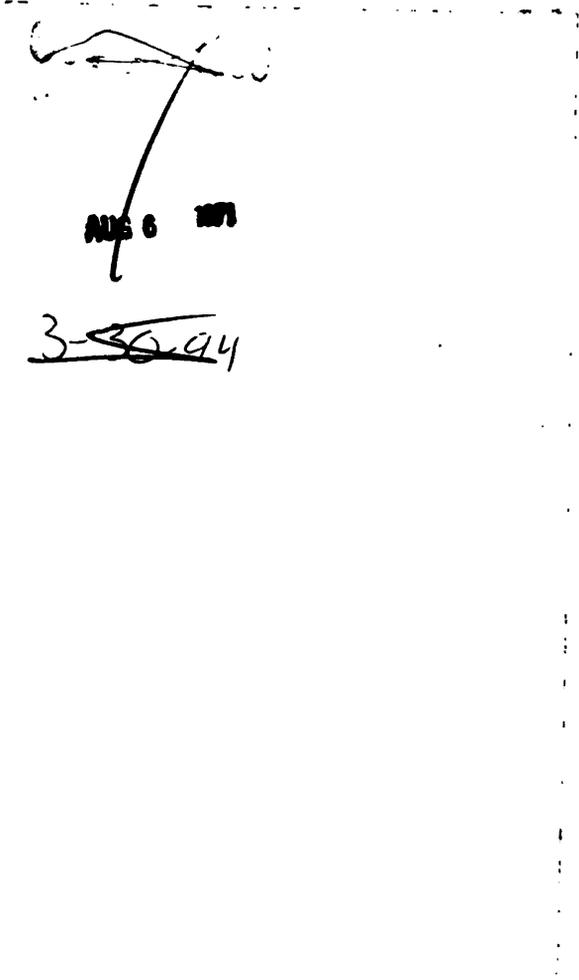
L'ÉCOLE DE LEFÈVRE ET LA DUCHESSE D'ALENÇON

I. L'aurore de la Réforme.....	29
II. Premières difficultés, premières faveurs.....	37
III. La protection de Marguerite, son ardent dévouement.....	46

TROISIÈME PARTIE

LA REINE DE NAVARRE

I. La persécution de 1528.....	65
II. Les progrès de la Réforme jusqu'en 1533.....	73
III. L'amour de Marguerite pour les persécutés, son œuvre en Béarn.....	87
CONCLUSION.....	121
THÈSES.....	127



AUG 6 1971

~~3-30-94~~



3 2044 023 299 696

